Rés.
X.
1888-1889

LA DEF-

FENCE, ET IL-

LVSTRATION DE LA

Langue Françoyse.

Par I. D. B. A.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

Imprimé à Paris pour Arnoul l'Angelier,
tenãt ſa Bouticque au ſecond pillier
de la grand' ſale du Palays.

1549.

AVEC PRIVILEGE.

X Rés
X ff 1182

Extraict du priuilege.

IL eſt permis par lettre patente du Roy noſtre ſire, à Arnoul l'Angelier de faire imprimer & mettre en vente deux petitz liures intitulez La deffence & Illuſtration de la langue Francoyſe, & l'autre Cinquante Sonnetz à la louange de l'Oliue, l'Anterotique de la vieille & de la ieune amye, & vers Lyriques nouuellement compoſez. Et deffence faicte à tous libraires & imprimeurs d'imprimer ou mettre en vente leſdictz liures, fors de ceulx que ledict l'Angelier aura faict imprimer, durant le temps & terme de trois ans prochains, ſur peine de confiſcation deſdictz liures & d'amende arbitraire.

Par le conſeil.

N. Buyer.

Et ſeellé de cyre iaune.

A MONSEI-

GNEVR LE REVE-

rendiſſime Cardinal du Bellay.

S.

VEV le Perſonnaige, *que tu ioues au Spectacle de toute l'Europe, uoyre de tout le Monde en ce grand Theatre Romain, ueu tant d'affaires, & telz, que ſeul quaſi tu ſoutiens: ô l'Hõneur du ſacré College! pecheroy'-ie pas (comme dit le Pindare Latin) contre le bien publicq', ſi par longues paroles i'empeſchoy' le tens, que tu donnes au ſeruice de ton Prince, au profit de la Patrie, & à l'accroiſſement de ton immortelle renommée? Epiant donques quelque heure de ce peu de relaiz, que tu prens pour reſpirer ſoubz le peſant faiz des affaires Francoyſes (charge urayement digne de ſi robuſtes epaules, non moins que le Ciel de celles du grand Hercule) ma Muſe a pris la hardieſſe d'ẽtrer au ſacré Cabinet de tes ſainctes, & ſtudieuſes occupations: & la entre tant*

de riches, & excellens uœuz de iour en iour dediez à l'Image de ta grandeur, pendre le ſien humble, & petit: mais toutesfois bien heureux ſ' il rencontre quelque faueur deuant les yeux de ta bonté, ſemblable à celle des Dieux immortelz, qui n'ont moins agreables les pauures preſentz d'un bien riche uouloir, que ces ſuperbes, & ambicieuſes offrandes. C'eſt en effect la Deffence & Illuſtration de noſtre Lan= gue Francoyſe. A l'entrepriſe de laquele rien ne m'a induyt, que l'affection naturelle enuers ma Patrie, & à te la dedier, que la grandeur de ton nom. Afin qu'elle ſe cache (comme ſoubz le Bouclier d'Aiax) contre les traictz enuenimez de ceſte antique Ennemye de uertu, ſoubz l'umbre de tes esles. De toy dy-ie, dont l'incomparable Scauoir, Vertu, & conduyte toutes les plus grandes choſes, de ſi long tens de tout le Monde ſont experimentées, que ie ne les ſcauroy' plus au uif exprimer, que les couurant (ſuyuant la ruſe de ce noble peintre Tymante) ſoubz le uoyle de ſilence. Pour ce, que d'une ſi grande choſe il uault trop myeux (comme de Carthage diſoit T. Liue) ſe taire du tout, que d'en dire peu. Recoy donques auecques ceſte accoutumée Bonté, qui ne te rend moins aymable entre les plus petiz, que ta Vertu, & Auctorité uenerable entre les plus grãds, les premiers fruictz, ou pour myeulx dire les

premieres fleurs du Printens de celuy, qui en toute Reuerence, & Humilité bayſe les mains de ta R.S. Priant le Ciel te departir autant de heurenſe, & lõgue uie, et à tes haultes entrepriſes eſtre autãt fauorable, comme enuers toy il a eté liberal, uoyre prodigue de ſes Graces.

A Dieu, De Paris ce.15.de Feurier. 1549.

L'autheur prye les Lecteurs differer leur iugemẽt iuſques à la fin du Liure, & ne le cõdamner ſans auoir premierement bien veu, & examiné ſes raiſons.

Ιωάννης Αὐρατὸς εἰς κελτικῆς γλώσσης Ἀπολογίαν.

Εἷς οἰωνὸς ἄριστος ἀμύνεσθαι περὶ πάτρης,
Εἶπεν ὁμηρείων ἡδυεπίη χαρίτων.
Ἓν δὲ κλέος μέγ' ἄριστον ἀμύνεσθαι περὶ γλώττης
Τῆς πατρίης, κἀγὼ φημὶ παρῳδιάων
Βελλάϊ· ὡς γοῦν σεῦ πρόγονοι φιλοπάτριδες ἄν-
Ἤνυσαν, πατρίης γῆς πέρι μαρνάμενοι. (δρες
Οὕτως καὶ πατρίης σὺ συνηγορέων περὶ γλώττης,
κλῆδον ἀεὶ σχήσεις, ὡς φιλόπατρις ἀνήρ.

LA DEF-

FENCE, ET ILLVSTRA-

TION DE LA LANGVE *FRANCOISE.*

Liure premier.

De l'Origine des Langues.

Chap. I.

SI LA NATVRE (dõt quelque Perſonnaige de grand' renõmée non ſans rayſon a douté, ſi on la deuoit appeller Mere, ou Maratre) euſt donné aux Hommes vn cõmun vouloir, & conſentement, outre les innumerables commoditez, qui en feuſſent procedées, l'Inconſtãce humaine, n'euſt eu beſoing de ſe forger tant de manieres de parler. Laquéle diuerſité, & confuſion, ſe peut à bõ droict appeller la Tour de Babel. Donques les Langues ne ſont nées d'elles meſmes en façon d'Herbes, Racines, & Arbres: les vnes infirmes, & debiles en leurs eſpéces: les autres ſaines, & robuſtes, & plus aptes à porter le faiz des cõceptions humaines: mais

toute leur vertu eſt née au monde du vouloir, & arbitre des mortelz. Cela (ce me ſemble) eſt vne grande rayſon, pourquoy on ne doit ainſi louer vne Langue, & blamer l'autre: veu qu'elles viennent toutes d'vne meſme ſource, & origine: c'eſt la fantaſie des hommes: & ont eté formees d'vn meſme iugement, à vne meſme fin: c'eſt pour ſignifier entre nous les conceptions, & intelligences de l'eſprit. Il eſt vray q̃ par ſucceſsion de tens les vnes pour auoir eté plus curieuſement reiglées ſont deuenues plus riches, que les autres: mais cela ne ſe doit attribuer à la felicité deſdites Langues, ains au ſeul artifice, & induſtrie des hommes. Ainſi donques toutes les choſes, que la Nature a crées, tous les Ars, & Sciences en toutes les quatre parties du monde, ſont chacune endroict ſoy vne meſme choſe: mais pour ce que les hommes ſont de diuers vouloir, ilz en parlent, & eciuent diuerſement. A ce propos, ie ne puis aſſez blamer la ſotte arrogance, & temerité d'aucuns de notre nation, qui n'etans riens moins que Grecz, ou Latins, deprisent, & reietẽt d'vn ſourcil plus que Stoïque, toutes choſes ecrites en Francois: & ne me puys aſſez emerueiller de l'etrange opinion d'aucuns ſcauãs, qui penſent que noſtre vulgaire ſoit incapable de toutes bonnes lettres, & erudition: comme ſi vne inuention pour le Languaige ſeulement deuoit eſtre iugée bonne, ou mauuaiſe. A ceux

la ie n'ay entrepris de ſatisfaire. A ceux cy ie veux bien (ſ'il m'eſt poſsible) faire changer d'opinion par quelques raiſons, que brefuemẽt i'eſpere deduyre: non que ie me ſente plus cler voyant en cela, ou autres choſes, qu'ilz ne ſont, mais pour ce q̃ l'affection qu'ilz portent aux lãgues eſtrãgieres, ne permet qu'ilz veillẽt faire ſain, & entier iugement de leur vulgaire.

Que la Langue Francoyſe ne doit eſtre nommée barbare.

Chap. 11.

POur commencer donques à entrer en matiere, quand à la ſignificatiõ de ce mot Barbare: Barbares anciẽnement etoint nõmez ceux, q̃ ieptemẽt ploint Grec. Car cõme les etrãgers venans à Athenes ſ'efforcoint de parler Grec, ilz tũboint ſouuẽt en ceſte voix abſurde βάρβαρας. Depuis les Grecz trãſportarent ce nõ aux meurs brutaux, & cruelz, appellant toutes nations hors la Grece, Barbares. Ce qui ne doit en riẽ diminuer l'excellẽce de notre Langue: veu q̃ ceſte arrogãce Greque, admiratrice ſeulemẽt de ſes inuentiõs, n'auoit loy ny priuilege de legitimer ainſi ſa Nation, & abatardir

les autres: comme Anacharsis disoit, que les Scythes etoint Barbares entre les Atheniens, mais les Atheniens aussi entre les Scythes. Et quand la barbarie des meurs de notz Ancéstres eust deu les mouuoir à nous apeller Barbares, si est ce, que ie ne voy point, pourquoy on nous doiue maintenant estimer telz: veu qu'en ciuilité de meurs, equité de loix, magnanimité de couraiges, bref en toutes formes, & manieres de viure non moins louables, que ꝓfitables, nous ne sommes rien moins qu'eux: mais bien plus, veu qu'ilz sont telz maintenant, que nous les pouuons iustement apeller par le nom, qu'ilz ont donné aux autres. Encores moins doit auoir lieu, de ce que les Romains nous ont appellez Barbares, veu leur ambition, & insatiable faim de gloyre: qui tachoint non seulement à subiuguer, mais à rendre toutes autres nations viles, & abiectes aupres d'eux: principalement les Gauloys, dont ilz ont receu plus de honte, & dommaige, que des autres. A ce propos, songeant beaucoup de foys, d'ou viẽt que les gestes du peuple Romain, sont tãt celebrés de tout le Mõde, voyre de si long interuale ꝓferés à ceux de toutes les autres Natiõs ensemble, ie ne treuue point plᵉ grande raison que ceste cy: c'est que les Romains ont eu si grande multitude d'Ecriuains, que la plus part de leur gestes (pour ne dire pis) par l'Espace de tant d'années, ardeur de

batailles, vaſtitẽ d'Italie, incurſiõs d'eſtrãgers, ſ'eſt cõſeruée entiere iuſques à noſtre tens. Au contraire les faiz des autres nations ſingulie= rement des Gauloys, auant qu'ilz tumbaſſent en la puyſſance des Francoys, & les faiz des Francoys meſmes depuis qu'ilz ont dõné leur nom aux Gaules, ont eté ſi mal recueilliz, que nous en auons quaſi perdu non ſeulement la gloyre, mais la memoyre. A quoy à bien aydé l'enuie des Romains, qui comme par vne certaine coniuration conſpirant contre nous, ont extenué en tout ce qu'ilz ont peu, notz louanges belliques, dont ilz ne pouuoint endurer la clarté: & non ſeulement nous ont fait tort en cela, mais pour nous rẽdre encor' plus odieux, & contemptibles, nous ont apellez brutaux, cruelz, & Barbares. Quelqu'vn dira, pourquoy ont ilz exempté les Grecz de ce nom? pource qu'ilz ſe feuſſent fait plus grand tort, qu'aux Grecz meſmes, dont ilz auoint emprunté tout ce, qu'ilz auoint de bon, au moins quãd aux Sciẽces, & illuſtration de leur Langue. Ces rayſons me ſemblẽt ſuffiſantes de faire entendre à tout equitable Eſtimateur des choſes, que noſtre Langue (pour auoir eté nõ= mes Barbares ou de noz ennemys, ou de ceux, qui n'auoint Loy de nous bailler ce Nom) ne doit pourtant eſtre depriſée meſmes de ceux, aux quelz elle eſt ꝓpre, & naturelle: & qui en riẽ ne ſont moindres, q̃ les Grecz, ou Romains.

Pourquoy la Langue Francoyse n'eſt ſi riche que la Greque, & Latine.

Chap. III.

SI noſtre Lãgue n'eſt ſi copieuſe, & riche q̃ la Greque, ou Latine, cela ne doit eſtre imputé au default d'icelle, comme ſi d'elle meſme elle ne pouuoit iamais eſtre ſi non pauure, & ſterile: mais bien on le doit attribuer à l'ignorance de notz maieurs, qui ayans (comme dict quelqu'vn, parlant des anciens Romains) en plus graude recommendation le bien faire, que le bien dire, & mieux aymans laiſſer à leur poſterité les exemples de vertu, q̃ les preceptes: ſe ſont priuez de la gloyre de leurs bien faitz, & nous du fruict de l'immitation d'iceux: & p̃ meſme moyen nous ont laiſſé noſtre Langue ſi pauure, & nue, qu'elle a beſoing des ornemẽtz, & (ſ'il fault ainſi parler) des plumes d'autruy. Mais q̃ voudroit dire q̃ la Greque, & Romaine euſſent touſiours eté en l'excellẽce qu'on les à vues du tens d'Homere, & de Demoſthene, de Virgile, & de Ciceron? Et ſi ces auctеurs euſſent iugé, q̃ iamais pour quelque diligẽce, & culture, qu'on y euſt

peu faire, elles n'euſſent ſceu produyre plus grand fruict, ſe feuſſent ilz tant eforcez de les mettre au point, ou nous les voyons maintenant? Ainſi puys-ie dire de noſtre Langue, qui commence encores à fleurir, ſans fructifier: ou plus toſt comme vne Plante, & Vergette, n'a point encores fleury, tant ſe fault qu'elle ait apporté tout le fruict, qu'elle pouroit bien produyre. Cela certainement non pour le default de la Nature d'elle auſsi apte à engendrer, que les autres: mais pour la coulpe de ceux, qui l'õt euë en garde, & ne l'ont cultiuée à ſuffiſance: ains comme vne plante ſauuaige, en celuy meſmes Deſert, ou elle auoit commencé a naitre, ſans iamais l'arrouſer, la tailler, ny defendre des Ronces, & Epines, qui luy faiſoint vmbre, l'ont laiſſée enuieillir, & quaſi mourir. Que ſi les anciens Romains euſſent eté auſsi negligés à la culture de leur Langue, quand premierement elle commẽca à pululer, pour certain en ſi peu de tens elle ne feuſt deuenue ſi grande. Mais eux en guiſe de bons Agriculteurs, l'ont premierement tranſmuée d'vn lieu ſauuaige en vn domeſtique: puis affin que plus toſt, & mieux elle peuſt fructifier, coupant à l'entour les inutiles rameaux, l'ont pour echãge d'iceux reſtaurée de Rameaux francz, & domeſtiques magiſtralement tirez de la Langue Greque, les quelz ſoudainement ſe ſont ſi bien entez, & faiz ſemblables à leur trone, que deſormais

n'apparoiſſent plus adoptifz, mais naturelz. De la ſont nées en la Langue Latine ces fleurs, & ces fruictz colorez de cete grande eloquence, auecques ces nombres, & cete lyaiſon ſi artificielle, toutes les quelles choſes non tant de ſa propre nature, que par artifice toute Langue a coutume de produyre. Donques ſi les Grecz, & Romains plus diligens à la culture de leurs Langues que nous à celle de la noſtre, n'ont peu trouuer en icelles ſi non auecques grand labeur, & induſtrie ny grace, ny Nombre, ny finablement aucune eloquence, nous deuons nous emerueiller ſi noſtre vulgaire n'eſt ſi riche comme il pourra bien eſtre, & de la prendre occaſion de le mepriſer cõme choſe vile, & de petit prix? Le tens viendra (peut eſtre) & ie l'eſpere moyẽnant la bõne deſtinée Frãcoyſe, que ce noble, & puyſſant Royaume obtiẽdra à ſon tour les reſnes de la monarchie, & que noſtre Langue, (ſi auecques Francoys n'eſt du tout enſeuelie la Langue Francoyſe) qui commence encor' à ieter ſes racines, ſortira de terre, & ſ'eleuera en telle hauteur, & groſſeur, qu'elle ſe poura egaler aux meſmes Grecz & Romains, produyſant comme eux, des Homeres, Demoſthenes, Virgiles, & Cicerõs, auſſi bien que la France a quelquesfois produit des Pericles, Nicies, Alcibiades, Themiſtocles, Ceſars, & Scipions.

Que la Langue Francoyse n'eſt ſi pauure que beaucoup l'eſtiment.

Chap. IIII.

IE n'eſtime pourtant noſtre vulgaire, tel qu'il eſt maintenant, eſtre ſi vil, & abiect, cõme le font ces ambicieux admirateurs des Langues Greque, & Latine, qui ne penſeroint & feuſſent ilz eſſe de perſuaſion, pouuoir rien dire de bon, ſi n'etoit en Langaige etranger, & non entendu du vulgaire. Et qui voudra de bien pres y regarder, trouuera que noſtre Langue Francoyſe n'eſt ſi pauure, qu'elle ne puyſſe rendre fidelement, ce qu'elle emprunte des autres, ſi infertile, qu'elle ne puyſſe produyre de ſoy quelque fruict de bonne inuention, au moyen de l'induſtrie, & diligence des cultiueurs d'icelle, ſi quelques vns ſe treuuent tant amys de leur païz, & d'eux meſmes, qu'ilz s'y veillent employer. Mais à qui apres Dieu rendrons nous graces d'vn tel benefice, ſi nõ à noſtre feu bon Roy, & Pere Francoys premier de ce nom, & de toutes vertuz? ie dy premier, d'autant qu'il a en ſon noble Royaume pre-

mierement reſtituë tous les bons Ars, & Scie-
ces en leur ancienne dignité: & ſi à noſtre Lan
gaige au parauant ſcabreux, & mal poly, ren=
du elegant, & ſi non tant copieux, qu'il poura
bien eſtre, pour le moins fidele Interprete de
tous les autres. Et qu'ainſi ſoit, Philoſophes,
Hiſtoriẽs, Medicins, Poëtes, Orateurs Grecz,
& Latins ont apris à parler Francois. Que di-
ray-ie des Hebreux? Les Saintes lettres don=
nent ample temoingnaige de ce que ie dy. Ie
laiſſeray en ceſt endroict les ſuperſtitieuſes
raiſons de ceux, qui ſoutiennent que les my-
ſteres de la Theologie ne doiuent eſtre decou
uers, & quaſi comme prophanez en langaige
vulgaire, & ce que vont allegãt ceux, qui ſont
d'opinion contraire. Car ceſte Diſputation
n'eſt propre à ce, que i'ay entrepris, qui eſt ſeu
lement de montrer que noſtre Langue n'ha
point eu à ſa naiſſance les Dieux, & les Aſtres
ſi ennemis, qu'elle ne puiſſe vn iour paruenir
au point d'excellence, & de perfection auſsi
bien que les autres, entendu que toutes Scie-
ces ſe peuuent fidelement, & copieuſement
traicter en icelle, comme on peut voir en ſi
grand nombre de Liures Grecz, & Latins,
voyre bien Italiens, Eſpaignolz, & autres tra-
duictz en Francoys, par maintes excellentes
plumes de noſtre tens.

Que

Que les Traductions ne ſont ſuffiſantes pour donner perfection à la Langue Francoyſe.

Chap. V.

TOutesfois ce tant loua ble labeur de traduyre ne me ſéble moyen vnique, & ſuffiſant, pour eleuer noſtre vulgaire à l'egal, & Parã=gon des autres plus fameuſes Langues. Ce que ie pretens prouuer ſi clerement, que nul n'y vouldra (ce croy ie) contredire, s'il n'eſt manifeſte calumniateur de la verité. Et premier, c'eſt vne choſe accordée entre tous les meilleurs Auctеurs de Rethorique, qu'il y a cinq parties de bien dire, l'Inuẽtion, l'Eloquution, la Diſpoſitiõ, la Memoire, & la Pronũtiation. Or pour autant que ces deux dernieres ne ſe aprennent tant par le benefice des Langues, cõme elles ſont données à chacun ſelon la felicité de ſa Nature, augmentées, & entretenues par ſtudieux exercice, & continuelle diligence, pour autant auſsi que la Diſpoſition giſt plus en la diſcretion, & bon iugement de l'Orateur, qu'en certaines reigles, & preceptes: veu que les euenementz du Tens, la circunſtance des Lieux, la condition des perſonnes,

& la diuerſité des Occaſions ſont innumera=
bles. Ie me contenteray de parler des deux pre-
mieres ſcauoir de l'Inuention, & de l'Eloquu-
tion. l'Office donques de l'Orateur eſt de cha
cune choſe propoſée elegamment, & copieu-
ſement parler. Or ceſte faculté de parler ainſi
de toutes choſes, ne ſe peut acquerir que par
l'Intelligence parfaite des Sciences, les queles
ont eté premieremẽt traitées par les Grecz, &
puis par les Romains Imitateurs d'iceux. Il
fault donques neceſſairement q̃ ces deux Lan-
gues ſoint entendues de celuy, qui veut acque-
rir cete copie, & richeſſe d'Inuention, premie-
re, & principale Piece du Harnoys de l'Ora-
teur. Et quand à ce poinct, les fideles Tradu=
cteurs peuuent grandement ſeruir, & ſoulai-
ger ceux, qui n'ont le moyen Vnique de vac-
quer aux Langues eſtrangeres. Mais quand à
l'Eloquution, partie certes la plus difficile, &
ſans la quelle toutes autres choſes reſtent com
me Inutiles, & ſemblables à vn Glayue enco=
res couuert de ſa Gayne: Eloquution (dy ie)
par la quelle Principalement vn Orateur eſt
iugé plus excellent, & vn Genre de dire meil-
leur, que l'autre: comme celle, dont eſt apellée
la meſme Eloquence: & dont la vertu giſt aux
motz propres, vſitez, & non aliénes du com-
mun vſaige de parler: aux Methaphores, Ale-
gories, Cõparaiſons, Similitudes, Energies, &
tant d'autre figures, & ornemẽs, ſans les quelz

tout oraiſon,& Poëme ſont nudz, mãques, & debiles. Ie ne croyray iamais qu'on puiſſe bien apprendre tout cela des Traducteurs, pour ce qu'il eſt impoſsible de le rendre auecques la meſme grace, dont l'Autheur en à vſé : d'autãt que chacune Langue à ie ne ſcay quoy propre ſeulement à elle, dont ſi vous efforcez exprimer le Naif en vn autre Langue obſeruant la Loy de traduyre, qui eſt n'eſpacier point hors des Limites de l'Aucteur, voſtre Diction ſera contrainte, froide, eſt de mauuaiſe grace. Et qu'ainſi ſoit, qu'on me lyſe vn Demoſthene, & Homere Latins: vn Ciceron, & Vergile Francoys, pour voir ſ'ilz vous engendreront telles Affections, voyre ainſi qu'vn Prothée vous transformeront en diuerſes ſortes, comme vo⁹ ſentez lyſant ces Aucteurs en leurs Langues. Il vous ſemblera paſſey de l'ardente Montaigne d'Aethne ſur le froid Sõmet de Caucaſe. Et ce, q̃ ie dy des Lãgues Latine, & Greque, ce doit reciproquemẽt dire de tous les vulgaires, dont i'allegueray ſeulemẽt vn Petrarque, du q̃l i'oſe bien dire, que ſi Homere, & Virgile renaiſ ſans auoint entrepris de le traduyre, ilz ne le pouroint rendre auecques la meſme grace, & nayfueté, qu'il eſt en ſon vulgaire Toſcã. Toutesfois quelques vns de notre Tens ont entrepris de le faire parler Francoys. Voyla en bref les Raiſons, qui m'ont fait penſer, que l'office & diligence des Traducteurs, autrement fort

vtile pour instruyre les ingnorãs des Langues etrangeres en la cõgnoissance des choses, n'est suffisante pour donner à la nostre ceste perfe-ction, & comme font les Peintres à leurs Ta-bleaux ceste derniere main, que nous desirõs. Et si les raisons, que i'ay alleguées, ne semblẽt assez fortes, ie ꝓduiray pour mes garãs, & def fenseurs les anciens Auctеurs Romains, Poë-tes principalement, & Orateurs, les quelz (cõ-bien que Ciceron ait traduyt quelques Liures de Xenophon, & d'Arate, & qu'Horace baille les preceptes de bien traduyre) ont vacque à ceste partie plus pour leur etude, & profit par-ticulier, que pour le publier à l'amplification de leur Langue, à leur gloire, & commodité d'autruy. Si aucuns ont veu quelques Oeuures de ce tens la soubz tiltre de traduction, i'entẽs de Ciceron, de Virgile, & de ce bienheureux Siecle d'Auguste, ilz me pourroint dementir de ce que ie dy.

Des mauuais Traducteurs, & de ne traduyre les Poëtes.

Chap. VI.

MAis que diray-ie d'aucuns, vrayemẽt mieux dignes d'estre appellés Traditeurs, que Traducteurs? Veu qu'ilz trahissent ceux, qu'ilz entreprennent exposer, les frustrãt de leur gloire, & par mesme moyẽ seduysent les Lecteurs ignorans, leur montrãt le blanc pour le noyr: qui pour acquerir le Nõ de Scauans, traduysent à credict les Langues, dont iamais ilz n'ont entẽdu les premiers Elementz, comme l'Hebraique, & la Grecque: & encor' pour myeux se faire valoir, se prennent aux Poëtes, gẽre d'aucteurs certes, auquel si ie scauoy', ou vouloy' traduyre, ie m'adroisseroy' aussi peu à cause de ceste Diuinité d'Inuention, qu'ilz ont plus que les autres, de ceste grandeur de style, magnificence de motz, grauité de sentences, audace, & varieté de figures, & mil' autres lumieres de Poësie: bref ceste Energie, & ne scay quel Esprit, qui est en leurs Ecriz, que les Latins appelleroient Genius. Toutes les quelles choses se peuuent autant exprimer en traduisant, comme vn Pein-

tre peut repreſenter l'Ame auecques le Cors de celuy, qu'il entreprent tyrer apres le Naturel. Ce que ie dy ne ſ'adroiſſe pas à ceux, qui par le commandement des Princes, & grands Seigneurs traduyſent les plus fameux Poëtes Grecz, & Latins: pour ce q̃ l'obeïſſance, qu'on doit à telz Perſonnaiges, ne reçoit aucune Excuſe en cet endroit, mais bien i'entens parler à ceux, qui de gayeté de cœur (comme on dict) entreprennent telles choſes legerement, & ſ'en aquitent de meſmes. O Apolon! O Muſes! prophaner ainſi les ſacrées Reliques de l'Antiquité? Mais ie n'en diray autre choſe. Celuy donques qui voudra faire oeuure digne de prix en ſon vulgaire, laiſſe ce Labeur de traduyre, principalement les Poëtes, à ceux, qui de choſe laborieuſe, & peu profitable, i'oſe dire encor' inutile, voyre pernicieuſe à l'Acroiſſement de leur Langue, emportent à bon droict plus de moleſtie, que de gloyre.

Comment les Romains ont enrichy leur Langue.

Chap. VII.

SI les Romains (dira quelqu'vn) n'ont vaqué à ce Labeur de Traduction, par quelz moyens donques ont ilz peu ainsi enrichir leur Lãgue, voyre iusques à l'egaller quasi à la Greque? Immitãt les meilleurs Aucteurs Grecz, se trãsformant en eux, les deuorant, & apres les auoir bien digerez, les conuertissant en sang, & nouriture se proposant chacun selon son Naturel, & l'Argument, qu'il vouloit elire, le meilleur Aucteur, dont ilz obseruoint diligemment toutes les plus rares, & exquises vertuz, & icelles cõme Grephes, ainsi q̃ i'ay dict deuãt, entoint, et apliquoint à leur Lãgue. Cela faisant (dy-ie) les Romains ont baty tous ces beaux Ecriz, que nous louons, & admirons si fort: egalant ores quelqu'vn d'iceux, ores le preferant aux Grecz. Et de ce, que ie dy, font bonne preuue Ciceron, & Virgile, que volũtiers, & par Honneur ie nomme tousiours en la Lãgue Latine, des quelz comme l'vn se feut entierement adonné à l'Immitation des Grecz, contrefist, & exprima si au vif la copie de Platon, la

vehemence de Demosthene, & la ioyeuse doüceur d'Isocrate : que Molon Rhodien l'oyant quelquefois declamer, s'ecria, qu'il emportoit l'eloquence Grecque à Rome. L'autre immita si bien Homere, Hesiode, & Thëocrit, que depuis on a dict de luy, que de ces troys il a surmonté l'vn, egalé l'autre, & aproché si pres de l'autre, que si la felicité des Argumens, qu'ilz ont traitez, eust esté pareille, la Palme seroit bien douteuse. Ie vous demande donq' vous autres, qui ne vous employez qu'aux Translations, si ces tant fameux Auctеurs se fussent amusez à traduyre, eussent ilz eleué leur Langue à l'excellence, & hauteur, ou nous la voyons maintenant? Ne pensez donques quelque diligence, & industrie, que vous puissez mettre en ceſt endroict, faire tant que nostre Langue encores rampante à terre, puisse hausser la teste, & s'eleuer sur piedz.

D'amplifier la Langue Francoyse par l'immitation des anciens Aucteurs Grecz, & Romains.

Chap. VIII.

SE compoſe donq' celuy, qui voudra enrichir ſa Langue, à l'immitation des meilleurs Aucteurs Grez, & Latins: & à toutes leurs plus grandes vertuz, cõme à vn certain but, dirrige la pointe de ſon Style. Car il n'y a point de doute, q̃ la plus grand' part de l'Artifice ne ſoit contenue en l'immitation, & tout ainſi que ce feut le plus louable aux Anciens de bien inuenter, auſsi eſt ce le plꝰ vtile de bien immiter, meſmes à ceux, dont la Langue n'eſt encor' bien copieuſe, & riche. Mais entende celuy, qui voudra immiter, que ce n'eſt choſe facile de bien ſuyure les vertuz d'vn bon Aucteur, & quaſi comme ſe transformer en luy, veu que la Nature meſmes aux choſes, qui paroiſſent treſſemblables, n'a ſceu tant faire, que par quelque notte, & difference elles ne puiſſent eſtre diſcernées. Ie dy cecy, pour ce qu'il y en a beaucoup en toutes Langues, qui ſans penetrer aux plus cachées,

& interieures pties de l'Aucteur, qu'ilz se sont proposé, s'adaptent seulement au premier Regard, & s'amusant à la beauté des Motz, perdent la force des choses. Et certes, comme ce n'est point chose vicieuse, mais grandement louable emprunter d'vne Langue etrangere les Sentences, & les motz, & les approprier à la sienne: aussi est ce chose grandement à reprendre, voyre odieuse à tout Lecteur de liberale Nature, voir en vne mesme Langue vne telle Immitation, comme celle d'aucuns Scauans mesmes, qui s'estimẽt estre des meilleurs, quãd plus ilz ressemblent vn Heroet, ou vn Marot. Ie t'amõneste donques (ò toy, qui desires l'Accroissement de ta Langue, & veux exceller en icelle) de non immiter à pié leué, comme n'agueres à dict quelqu'vn, les plus fameux Aucteurs d'icelle, ainsi que font ordinairement la plus part de notz Poëtes Francoys, chose certes autant vicieuse, comme de nul profict à no stre vulgaire: veu que ce n'est autre chose (ò grande Liberalité!) si non luy donner ce, qui estoit à luy. Ie voudroy' bien que nostre Langue feust si riche d'Exemples domestiques, que n'eussions besoing d'auoir recours aux Etrangers. Mais si Virgile, & Ciceron se feussent contentez d'immiter ceux de leur Lãgue, qu'auront les Latins outre Enuie, ou Lucrece, outre Crasse ou Antoyne?

Chap. IX.

APres auoir le plus ſuccintemẽt qu'il m'a eté poſsible ouuert le chemin à ceux, qui deſirẽt l'Amplification de notre Langue, il me ſemble bõ, & neceſſaire de repondre à ceux, q̃ l'eſtimẽt barbare, & irreguliere, incapable de cete elegance, & copie, q̃ eſt en la Greque, & Romaine: d'autant (diſent ilz) qu'elle n'a ſes Declinations, ſes piez & ſes Nombres, cõme ces deux autres Lãgues. Ie ne veux alleguer en cet endroict (biẽ q̃ ie le peuſſe faire ſans hõte) la Simplicité de notz Maieurs, qui ſe ſont contentez d'exprimer leurs Cõceptions auecques paroles nues, ſans Art, & Ornement: non Immitans la Curieuſe diligence des Grecz, aux quelz la Muſe auoit donné la Bouche ronde (cõme dict quelqu'vn) c'eſt à dire, p̃faitè en toute elegãce, & Venuſté de paroles: cõme depuis aux Romains Immitateurs des Grecz. Mais ie diray biẽ, q̃ noſtre Lãgue n'eſt tãt irreguliere, qu'õ voudroit biẽ dire: veu q̃lle ſe decline ſi nõ p̃ les Nõs, Pronõs, & Participes pour le moins p̃ les Verbes, en tous leurs Tẽs, Modes, & Perſõnes. Et ſi elle n'eſt ſi curieuſemẽt reiglée, ou pl⁹ toſt liée, eſt gehinnée en ſes

autres parties, auſsi n'ha elle point tant d'Hetheroclites, & Anomaux, monſtres etranges de la Grecque, & de la Latine. Quãd aux piedz, & aux nombres, ie diray au ſecond Liure en quoy nous les recompenſons. Et certes (comme dict vn grãd Auctеur de Rethorique parlant de la felicité, qu'ont les Grecz en la cõpoſition de leurs motz). Ie ne pẽſe que telles choſes ſe facent par la nature deſdites Langues, mais nous fauoriſons touſiours les Etrangers. Qui euſt gardé notz Anceſtres de varier toutes les parties declinables, d'allonger vne ſyllabe, & accourſir l'autre: & en faire des piedz, ou des Mains? Et q̃ gardera notz ſucceſſeurs d'obſeruer telles choſes, ſi quelques Scauans, & non moins ingenieux de ceſt aage entreprennent de les reduyre en Art? comme Ciceron promettoit de faire au droict Ciuil, choſe, qui à quelques vns a ſemblé impoſsible, aux autres non. Il ne fault point icy alleguer l'excellence de l'antiquité: & comme Homere ſe plaignoit que de ſon tens les cors eſtoient trop petiz, dire que les Eſpris modernes ne ſont à comparer aux anciens. L'architecture, l'art du Nauigaige, & autres Inuentions antiques certainement ſont admirables: non toutesfois ſi on regarde à la neceſsité mere des Ars, du tout ſi grãdes, qu'õ doyue eſtimer les Cieux, & la Nature y auoir depẽdu toute leur vertu, vigueur, & induſtrie. Ie ne produiray pour temoings

de ce, que ie dy l'Imprimerie Seur des Muſes, & dixieme d'elles: & ceſte non moins admirable, que pernicieuſe foudre d'Artillerie: auecques tant d'autres non antiques inuentions, qui montrent veritablement, que par le long cours des Siecles, les Eſpris des hõmes ne ſont point ſi abatardiz, qu'on voudroit bien dire. Ie dy ſeulement, qu'il n'eſt pas impoſsible, que noſtre Lãgue puiſſe receuoir quelquefoys ceſt ornement, & artifice auſsi curieux, qu'il eſt aux Grecz, eſt Romains. Quand au ſon, & ie ne ſcay quelle naturelle douceur (cõme ilz diſent) qui eſt en leurs Langues, ie ne voy point que nous l'ayons moindre au iugement des plꝰ delicates Oreilles. Il eſt bien vray que nous vſons du preſcript de Nature, qui pour parler nous à ſeulement donné la Langue. Nous ne vomiſſons pas notz paroles de l'Eſtommac, comme les yuroingnes, nous ne les etranglõs pas de la Gorge, comme les Grenoilles: nous ne les decoupons pas dedans le Palat comme les Oyzeaux: nous ne les ſiflons pas des leures comme les Serpens. Si en telles manieres de parler giſt la douceur des Langues, ie confeſſe que la noſtre eſt rude, & mal ſonnante. Mais auſsi auons nous ceſt auantaige de ne tordre point la Bouche en cent mile ſortes, comme les Singes, voyre cõme beaucoup mal ſe ſouuenans de Minerue, qui iouant quelquefois de la fluſte, & voyant en vn myroir la deformité

de ſes Leures, la Ieta bien loing, malheureuſe Rencontre au Preſumpteux Marſye, qui depuis en feut ecorché. Quoy donques (dira q̃lqu'vn) veux tu à l'exemple de ce Marſye, qui oſa cõparer ſa Fluſte ruſtique à la douce Lyre d'Apolon, egaler ta Langue à la Grecque, & Latine? Ie confeſſe, que les Aucteurs d'icelles nous ont ſurmontez en Scauoir & facunde: és queles choſes leur a eté bien facile de vaincre ceux, qui ne repugnoint point. Mais que par longue, & diligente Immitation de ceux, qui ont occupé les premiers ce, que Nature n'ha pourtant denié aux autres, nous ne puiſsions leur ſucceder auſsi bien en cela, que nous auons deia fait en la plus grand' part de leurs Ars Mecaniques, & quelquefois en leur Monarchie, ie ne le diray pas: car telle Iniure ne ſ'etendroit ſeulement contre les Eſpris des Hommes, mais contre Dieu, qui a donné pour Loy inuiolable à toute choſe crée de ne durer perpetuellement: mais paſſer ſans fin d'vn Etat en l'autre: etant la fin, & Corruption de l'vn, le cõmẽcement, & generation de l'autre. Quelque Opiniatre repliq̃ra encores. Ta Langue tarde trop à receuoir ceſte perfection. Et ie dy, que ce Retardement ne prouue point qu'elle ne puiſſe la receuoir: aincoys ie dy, qu'elle ſe pourra tenir certaine de la garder longuement, l'ayant acquiſe auecques ſi longue Peine: ſuyuant la Loy de Nature, qui à voulu, que tout Ar=

bre, qui naiſt, Floriſt, & Fructifie bien toſt, biẽ toſt auſsi enuieilliſſe, & meure, & au cõtraire, celuy durer par longues Années, qui a longuement trauaillé à ieter ſes Racines.

Que la Langue Francoyſe n'eſt incapable de la Philoſophie, & pourquoy les Anciens eſtoint plus Scauans que les Hommes de notre Aage.

Chap. x.

Out ce, que i'ay dict pour la defence, & Illuſtratiõ de notre Lãgue, apartient principalement à ceux, qui font profeſsiõ de biẽ dire, comme les Poëtes, & les Orateurs. Quand aux autres parties de Literature, & ce Rond de Sciences, que les Grecz ont nommé Encyclopedie, I'en ay touché au commencement vne partie, de ce, que m'en ſemble: c'eſt que l'Induſtrie des fideles Traducteurs eſt en cet endroict fort vtile, & neceſſaire: & ne les doit retarder, ſ'ilz rencontrent quelquefois des motz, qui ne peuuent eſtre receuz en la famille Francoyſe: veu que les Latins ne ſe ſont point eforcez de traduyre tous

les vocables Grecz, comme Rhetorique, Muſique, Arithmetique, Gëometrie, Phyloſophie & quaſi tous les noms des Sciences, les noms des figures, des Herbes, des Maladies, la Sphere, & ſes parties, & generallemẽt la plus grãd' part des termes vſitez aux ſciences naturelles, & Mathematiques. Ces motz la donques ſeront en notre Langue comme etrangers en vne Cité: aux quelz toutesfois les Periphrazes ſeruiront de Truchementz. Encores ſeroy' ie bien d'opinion que le ſcauant Tranſlateur fiſt plus toſt l'office de Paraphraſte, que de Tradu &eur: ſ'efforceant donner à toutes les Sciẽces, qu'il voudra traiter, l'ornement, & lumiere de ſa Langue: comme Ciceron ſe vante d'auoir fait en la Phyloſophie, & à l'exemple des Italiens, qui l'ont quaſi toute cõuertie en leur vulgaire, principalement la Platonique. Et ſi on veut dire que la Phyloſophie eſt vn faiz d'autres Epaules, que de celles de notre Lãgue, i'ay dict au commencement de cet œuure, & le dy encores, q̃ toutes Lãgues ſont d'vne meſme valeur, & des mortelz à vne meſme fin d'vn meſme iugement formées. Parquoy ainſi comme ſans muer des coutumes, ou de nation, le Francoys, & l'Alement, non ſeulement le Grec, ou Romain ſe peut donner à Phyloſopher, auſsi ie croy, qu'à vn chacun ſa Langue puyſſe competemment communiquer toute doctrine. Donques ſi la Phyloſophie ſemée par Ariſto-

te

te,& Platon au fertile champ Atique etoit replantée en notre Pleine Francoyſe,ce ne ſeroit la ieter entre les Ronſes,& Epines,ou elle deuint ſterile:mais ce ſeroit la faire de loingtaine prochaine, & d'Etrangere Citadine de notre Republique. Et parauãture ainſi que les Epiſſeries,& autres Richeſſes Orientales,que l'Inde nous enuoye, ſont mieulx congnues,& traitées de nous , & en plus grand prix , qu'en l'endroict de ceux,qui les ſemẽt,ou recueillẽt: ſemblablement les Speculations Phyloſophiques deuiendroient plus familieres, qu'elles ne ſont ores,& plus facilement ſeroient entẽdues de nous , ſi quelque ſcauant Homme les auoit tranſportés de Grec,& Latin en notre Vulgaire,que de ceux,qui les vont(s'il fault ainſi parler), cueillir aux lieux ou elles croiſſent. Et ſi on veut dire,que diuerſes Langues ſont aptes à ſignifier diuerſes conceptions : aucunes les conceptions des Doctes, autres celles des Indoctes:& que la Grecque principalement conuient ſi bien auecques les Doctrines,que pour les exprimer il ſemble , qu'elle ait eté formée de la meſme Nature,non de l'humaine Prouidence.Ie dy,qu'icelle Nature,qui en tout Aage,en toute Prouince , en toute Habitude eſt touſiours vne meſme choſe , ainſi comme voluntiers elle s'exerce ſon Art par tout le Mõde,nõ moins en la Terre, qu'au Ciel , & pour eſtre ententiue à la production des Creatures

raiſonnables, n'oublie pourtant les iraiſonnables:mais auecques vn egal Artifice engendre cetes cy,& celles la : auſsi eſt elle digne d'eſtre congneue,& louée de toutes perſonnes, & en toutes Langues. Les Oyzeaux,les Poiſsons,& les Beſtes terreſtres de quelquonque maniere,ores auecques vn ſon,ores auecques l'autre, ſans diſtinction de paroles ſignifient leurs Affections. Beaucoup plus toſt nous Hommes deurions faire le ſemblable, chacun auecques ſa Lãgue:ſans auoir recours aux autres. Les Ecritures, & Langaiges ont eté trouuez non pour la conſeruation de la Nature, la quelle (comme diuine qu'elle eſt) n'a meſtier de noſtre ayde:mais ſeulement à noſtre bien, & vtilite':affin que preſens,abſens,vyfz,& mors manifeſtans l'vn à l'autre le ſecret de notz cœurs, plus facilement paruenions à notre propre felicité,qui giſt en l'intelligence des Sciẽces, non point au ſon des Paroles : & par conſequent celles Langues, & celles Ecritures deuroint plus eſtre en vſaige,les queles on apprendroit plus facilement. Las & combien ſeroit meilleur,qu'il y euſt au Monde vn ſeul Langaige Naturel,que d'employer tant d'Années pour apprendre des Motz: & ce iuſques à l'Aage bien ſouuent, que n'auons plus ny le moyen, ny le loyſir de vaquer à plus grandes choſes. Et certes ſongeant beaucoup de foys, d'ou

prouient que les Hommes de ce Siecle generalement ſont moins Scauans en toutes Sciẽces,& de moindre prix que les Anciens, entre beaucoup de rayſons ie treuue cete cy,que i'oſeroy',dire la principale:c'eſt l'Etude des Langues Greque, & Latine. Car ſi le Tens, que nous conſumons à apprendre les dites Langues,eſtoit employé à l'etude des Sciences, la Nature certes n'eſt point deuenue ſi Brehaigne,qu'elle n'enfentaſt de noſtre Tens des Platons,& des Ariſtotes. Mais nous, qui ordinairement affectons plus d'eſtre veuz Scauans, que de l'eſtre,ne conſumons pas ſeulement noſtre Ieuneſſe en ce vain Exercice, mais comme nous repentans d'auoir laiſſé le Berſeau,& d'eſtre deuenuz Hommes, retournons encor' en Enfance: & par l'Eſpace de xx, ou xxx Ans ne faiſons autre choſe qu'apprendre à parler,qui Grec, qui Latin, qui Hebreu. Les quelz Ans finiz,& finie auecques eux ceſte vigueur,& promptitude, qui naturellement regne en l'Eſprit des ieunes Hommes,alors nous procurons eſtre faictz Phyloſophes, quand pour les Maladies, troubles d'Afaires domeſtiques, & autres empeſchementz, qu'ameine le Tens, nous ne ſommes plus aptes à la Speculation des choſes. Et bien ſouuent etonnez de la difficulté,& l'ongueur d'apprendre des motz ſeulement, nous laiſſons tout par deſeſpoir, & hayons les Lettres premier

que les ayons goutées,ou commencé à les ay=
mer , fault il donques laiſſer l'etude des Lan-
gues?non,d'autant que les Ars,& Sciẽces ſont
pour le preſent entre les mains des Grecz, &
Latins.Mais il ſe deuroit faire à l'auenir qu'on
peuſt parler de toute choſe , par tout le mon-
de,& en toute Langue . I'entens bien que les
Proffeſſeurs des Langues ne ſeront pas de mõ
opinion:encores moins ces venerables Druy-
des,qui pour l'ambicieux deſir,qu'ilz ont d'e-
ſtre entre nous ce , qu'eſtoit le Philoſophe
Anacharſis entre les Schytes, ne craignẽt rien
tant,que le Secret de leurs myſteres,qu'il fault
apprendre d'eux, non autrement que iadis les
Iours des Chaldẽes,ſoit decouuert au Vulgai-
re, & qu'on ne creue (comme dict Ciceron)
les yeulx des Corneilles. A ce propos,il me ſou
uient auoir ouy dire maintesfois à quelques
vns de leur Academie, que le Roy Francoys,
Ie dy celuy Francoys , à qui la France ne doit
moins qu'à Auguſte Romme , auoit deshon=
noré les Sciences , & laiſſé les Doctes en me-
ſpris. O Tens! ò Meurs! ò craſſe Ignorance,
n'entendre point q̃ tout ainſi qu'vn mal, quãd
il s'etent plus loing,eſt d'autãt plꝰ pernicieux,
auſsi eſt vn bien plus profitable,quand plus il
eſt commun!Et s'ilz veulent dire (cõme auſsi
diſent ilz) que d'autant eſt vn tel bien moins
excellent,& admirable entre les Hommes : Ie
repondray , qu'vn ſi grand appetit de Gloire,

& vne telle Enuie ne deuroit regner aux Cou=
lõnes de la Republiq̃ Chreſtiẽne: mais biẽ en
ce Roy ambicieux qui ſe plaignoit à ſon Mai-
tre pour ce qu'il auoit diuulgué les Sciences
Acroamatiques, c'eſt à dire, qui ne ſe peuuent
apprendre que par l'Audition du Precepteur.
Mais quoy? ces Geans Ennemis du Ciel veu-
lent ilz limiter la puiſſance des Dieux, & ce,
qu'ilz ont par vn ſingulier benefice donné aux
Hõmes, reſtreindre, & enſerrer en la Main de
ceux, qui n'en ſcauroient faire bonne garde? Il
me ſouuient de ces Reliques, qu'on voit ſeule-
ment par vne petite Vitre, & qu'il n'eſt permis
toucher auecques la Main. Ainſi veullent ilz
faire de toutes les Diſciplines, qu'ilz tiennent
enfermées dedans les Liures Grecz, & Latins,
ne permettant qu'on les puiſſe voir autremẽt:
ou les tranſporter de ces Paroles mortes en
celles, qui ſont viues, & volent ordinairement
par les Bouches des Hommes. I'ay (ce me ſem
ble) deu aſſez contenter ceux, qui diſent, que
noſtre Vulgaire eſt trop vil, & barbare, pour
traiter ſi hautes Matieres, que la Philoſophie.
Et s'ilz n'en ſont encores bien ſatisfaiz, ie leur
demanderay: Pourquoy donques ont voyaigé
les Anciens Grecz par tant de païz, & dãgers,
les vns aux Indes, pour voir les Gymnoſophi-
ſtes, les autres en Egypte, pour emprunter de
ces vieux Preſtres, & Prophetes ces grandes
Richeſſes, dont la Grece eſt maintenant, ſi ſu-

perbe? Et toutefoys ces Nations, ou la Phyloſophie a ſi voluntiers habité, produyſoint (ce croy-ie) des Perſonnes auſsi Barbares, & inhumaines, que nous ſommes: & des paroles auſsi etranges, que les noſtres. Bien peu me ſoucyroy'-ie de l'elegãce d'Oraiſon, qui eſt en Platon & en Ariſtote, ſi leurs Liures ſans rayſon etoint ecriz. La Phyloſophie vrayement les à adoptez pour ſes filz, non pour eſtre nez en Grece, mais pour auoir d'vn hault Sens bien parlé, & bien ecrit d'elle. La verité ſi bien par eux cherchée, la diſpoſition, & l'ordre des choſes, la ſentencieuſe breueté de l'vn, & la diuine copie de l'autre eſt propre à eux, & non à autres: mais la Nature, dont ilz ont ſi bien parlé eſt Mere de tous les autres, & ne dedaigne point ſe faire congnoitre à ceux, qui procurent auecques toute induſtrie entendre ſes ſecrez non pour deuenir Grecz, mais pour eſtre faictz Phyloſophes. Vray eſt que pour auoir les Ars, & Sciences touſiours eté en la puiſſance des Grecz, & Romains plus ſtudieux de ce, qui peut rendre les Hommes immortelz, que les autres: nous croyons que par eux ſeulemẽt elles puyſſent, & doyuent eſtre traictées. Mais le Tens viendra parauanture (& ie ſuplye au Dieu tresbon, & tresgrand, que ce ſoit de noſtre Aage) que quelque bonne Perſonne non moins hardie, qu'ingenieuſe, & ſcauante: non ambicieuſe, non craignant l'enuie, ou hayne

d'aucun,nous otera cete faulſe perſuaſion,don nant à notre Lãgue la fleur,& le fruict des bõ-nes Lettres,autremẽt ſi l'Affection , que nous portõs aux Lãgues etrãgeres(quelque excellen ce,q̃ ſoit en elles)empeſchoit cete notre ſi grã-de felicité , elles ſeroint dignes veritablement non d'enuie,mais de hayne,nõ de fatigue,mais de facherie,elles ſeroint dignes finablemẽt d'e-ſtre non appriſes,mais repriſes de ceux,qui ont pl⁹ de beſoing du vif intellect de l'Eſprit,q̃ du ſon des paroles mortes. Voyla quãd aux Diſci-plines. Ie reuiens aux Poëtes,& Orateurs Prin cipal obiect de la matiere,que ie traite, qui eſt l'ornement,& illuſtration de notre Langue.

Qu'il eſt impoßible d'egaler les Anciens en leurs Langues.

Chap. xi.

TOutes Perſõnes de bõ Eſprit entẽdrõt aſſez, q̃ cela,q̃ i'ay dict pour la deffence de notre Lãgue, n'eſt pour de=couraiger aucun de la Greque,& Latine:car tant ſ'en fault , que ie ſoye de cete Opiniõ, que ie confeſſe , & ſoutiens celuy ne pouuoir faire œuure excellent en ſon vulgaire, qui ſoit ignorant de ces deux Lãgues, ou qui n'entẽde

la Latine pour le moins. Mais ie ſeroy' bien d'auis qu'apres les auoir appriſes, on ne depriſaſt la ſienne: & que celuy, qui par vne Inclination naturelle (ce qu'on peut Iuger par les oeuures Latines, & Thoſcanes de Petrarque, & Boccace: voire d'aucuns ſcauans Hommes de noſtre Tens) ſe ſentiroit plus propre à ecrire en ſa Langue, qu'en Grec, ou en Latin, ſ'etudiaſt plus toſt à ſe rendre immortel entre les ſiens, ecriuant bien en ſon vulgaire, que mal ecriuant en ces deux autres Langues, eſtre vil aux doctes pareillemẽt, & aux indoctes. Mais ſ'il s'ẽ trouuoit encores quelques vns de ceux, qui de ſimples paroles font tout leur Art, & Science: en ſorte que nommer la Langue Greque, & Latine, leur ſemble parler d'vne Langue diuine, & parler de la vulgaire, nõmer vne Langue inhumaine, incapable de toute erudition, s'il s'en trouuoit de telz (dy ie) qui vouluſſent faire des braues, & depriſer toutes choſes ecrites en Francoys: Ie leur demanderoy' voluntiers en ceſte ſorte. Que penſent doncq' faire ces Reblãchiſſeurs de murailles: qui iour, & nuyt ſe rompent la Teſte à immiter, que dy ie immiter? Mais tranſcrire vn Virgile, & vn Ciceron? batiſſant leur Poëmes des Hemyſtyches de l'vn, & iurãt en leurs Proſes aux motz & Sentences de l'autre: ſongeant (comme à dict quelqu'vn) des Peres conſcriptz, des Cõſulz, des Tribuns, des Cõmices, & toute l'an-

tique Rome. non autrement qu'Homere, qui en ſa Batracomyomachie adapte aux Raz, & Grenoilles les magnifiqs Tiltres des Dieux, & Déeſſes. Ceux la certes meritent bien la punition de celuy, qui rauy au Tribunal du grād Iuge, repondit, qu'il etoit Ciceronien. Penſent ilz donques ie ne dy egaler, mais aprocher ſeulement de ces Auctеurs, en leurs Langues? recuillant de cet Orateur, & de ce Poëte ores vn Nom, ores vn Verbe, ores vn Vers, & ores vne Sentence: comme ſi en la façon qu'on rebatiſt vn vieil Edifice, il ſ'attendoint rendre par ces pierres ramaſſeés à la ruynée Fabrique de ces Langues ſa premiere grandeur, & excellence. Mais vous ne ſerez ia ſi bons Maſſons (voꝰ, qui eſtes ſi grād Zelateurs des Langues Greque, & Latine) que leur puiſsiez rendre celle forme, que leurs donnarent premierement ces bons, & excellens Architectes. & ſi vous eſperez (cōme fiſt Eſculape des Membres d'Hippolyte) que par ces fragmentz recuilliz, elles puyſſent eſtre reſuſcitées, vous vous abuſez: ne penſant point qu'a la cheute de ſi ſuperbes Edifices coniointe à la ruyne fatale de ces deux puiſſantes Monarchies, vne partie deuint poudre, & l'autre doit eſtre en beaucoup de pieces, les queles vouloir reduire en vn, ſeroit cho ſe impoſsible: outre q̄ beaucoup d'autres parties ſont demeurées aux fondementz des vieilles Murailles, ou egarées par le long cours des

Siecles, ne ſe peuuent trouuer d'aucun. Par= quoy venant à redifier cete Fabrique, vous ſe= rez bien loing de luy reſtituer ſa premiere grã- deur, quand ou ſouloit eſtre la Sale, vous ferez parauanture les Chambres, les Etables, ou la Cuyſine: confundãt les Portes, & les Feneſtres, bref changeant toute la forme de l'Edifice. Fi- nablemẽt i'eſtimeroy' l'Art pouuoir exprimer la viue Energie de la Nature, ſi vous pouuiez rendre cete Fabrique renouuelée ſemblable à l'antique: etant manque l'Idée, de la quele fau- droit tyrer l'exemple pour la redifier. Et ce (a- fin d'expoſer plus clerement ce, que i'ay dict) d'autant que les Anciens vſoint des Langues, qu'ilz auoint ſuccées auecques le Laict de la Nourice: & auſsi biẽ ploint les Indoctes, cõme les Doctes: ſi non q̃ ceux cy aprenoint les Di= ſciplines, & l'Art de bien dire, ſe rendant par ce moyen plus eloquens, q̃ les autres. Voyla pour- quoy leurs bienheureux Siecles etoint ſi ferti- les de bons Poëtes, & Orateurs. Voyla pour- quoy les femmes meſmes aſpiroint à ceſte gloi re d'Eloquence, & Erudition: cõme Sapho, Co rynne, Cornelie, & vn milier d'autres, dont les Nõs ſont conioings auecques la memoire des Grecz, & Romains. Ne pẽſez donques immi= tateurs, Troupeau ſeruil, paruenir au point de leur excellẽce: veu qu'à grand' peine auez-vo⁹ appris leurs motz, & voyla le meilleur de vo- tre aage paſſé. Vous depriſez noſtre vulgaire,

paruanture non pour autre raiſon, ſinon q̃ des enfance,& ſans etude nous l'apprenõs: les autres auecques grand peine, & induſtrie. Que ſ'il etoit comme la Greque, & Latine, pery,& mis en Reliquaire de Liures,ie ne doute point qu'il ne feuſt(ou peu ſ'en faudroit)auſsi difficile à apprendre cõme elles ſont.I'ay bien voulu dire ce mot, pour ce que la curioſité humaine admire trop plus les choſes rares, & difficiles à trouuer,bien qu'elles ne ſoint ſi cõmodes pour l'vſaige de la vie,cõme les odeurs,& les Gẽmes: que les cõmunes,& neceſſaires, cõme le Pain, & le Vin. Ie ne voy pourtãt,qu'on doyue eſtimer vne Langue plus excellente,q̃ l'autre,ſeulement pour eſtre plus difficile,ſi on ne vouloit dire,que Lycophrõ feuſt plus excellent qu'Homere, pour eſtre plus obſcur : & Lucrece que Virgile,pour ceſte meſme raiſon.

Deffence de l'Aucteur.
Chap. XII.

CEux,qui penſerõt, que ie ſoye trop grand Admirateur de ma Langue,aillent voir le premier Liure des fins des Biens, & des Maulx, fait par ce Pere d'eloquence Latine Ciceron, qui au commencement dudict Liure, entre autres choſes,

repond à ceux,qui depriſoint les choſes ecri=tes en Latin, & les aymoint myeux lire en Grec.La concluſion du propos eſt, qu'il eſtime la Langue Latine, non ſeulement n'eſtre pauure,comme les Romains eſtimoint lors: mais encor' eſtre plus riche, que la Greque. Quel ornement(dit il) d'Orayſon copieuſe, ou elegante à defailly ie diray à nous, ou aux bons Orateurs, ou aux Poëtes, depuis qu'ilz ont eu quelqu'vn, qu'ilz peuſſent immiter? Ie ne veux pas donner ſi hault loz à notre Langue,pour ce qu'elle n'a point encores ſes Ciceрons,& Virgiles,mais i'oſe bien aſſeurer,que ſi les ſcauans Hommes de notre Nation, la daignoint autant eſtimer, que les Romains faiſoint la leur,elle pouroit quelquesfoys,& bien toſt ſe mettre au ranc des plus fameuſes.Il eſt tens de clore ce pas,afin de toucher particulierement les principaux poinctz de l'amplification, & ornement de notre Langue. En quoy (Lecteur) ne t'ebahis, ſi ie ne parle de l'Orateur, comme du Poëte.Car outre que les vertuz de l'vn ſont pour la plus grand' part communes a l'autre, ie n'ignore point qu'Etienne Dolet, Homme de bon Iugement en notre vulgaire,à formé l'Orateur Frãcoys,que quelqu'vn (peut eſtre)amy de la memoire de l'Aucteur,& de la France mettra de bref,& fidelement en lumiere.

Fin du premier Liure de la deffence,& illuſtration de la Langue Francoyſe.

LE SECOND LIVRE DE LA DEFFENCE, ET ILLVSTRATION DE LA LANGUE FRANCOYSE.

L'intention de l'Aucteur.

Chap. I.

POur ce, que le Poëte, & l'Orateur ſont comme les deux Piliers, qui ſoutiennent l'Edifice de chacune Langue, laiſſant celuy, que i'entens auoir eté baty ꝑ les autres, i'ay biẽ voulu pour le deuoir en quoy ie ſuys obligé à la Patrie, tellement quellement ebaucher celuy, qui reſtoit: eſperant que par moy, ou par vne plus docte Main, il poura receuoir ſa perfection. Or ne veux-ie en ce faiſant, feindre comme vne certaine Figure de Poëte, qu'on ne puyſſe ny des yeux, ny des oreilles, ny d'aucun ſens aperceuoir, mais comprendre ſeulement de la cogi-

tation, & de la Penſée : comme ces Idées, que Platon conſtituoit en toutes choſes, aux que-les ainſi qu'à vne certaine Eſpece imaginatiue, ſe refere tout ce, qu'on peut voir. Cela certainement eſt de trop plus grand ſcauoir, & loyſir, que le mien: & penſeray auoir beaucoup merité des miens, ſi ie leur montre ſeulement auecques le doy le chemin, qu'ilz doyuent ſuyure pour attaindre à l'excellence des Anciens, ou quelque autre (peut eſtre) incité par noſtre petit Labeur: les conduyra auecques la Main. Mettons donques pour le commencement ce, que nous auons (ce me ſemble) aſſez prouué au 1. Liure. C'eſt, que ſans l'immitation des Grecz, & Romains nous ne pouuons donner à notre Langue l'excellence, & lumiere des autres plus fameuſes. Ie ſcay que beaucoup me reprendront, qui ay oſé le premier des Francoys introduyre quaſi cõme vne nouuelle Poëſie: ou ne ſe tiendront plainement ſatisfaictz tant pour la breueté, dont i'ay voulu vſer, que pour la diuerſité des Eſpris, dont les vns treuuent bon ce, q̃ les autres treuuent mauuais. Marot me plaiſt (dit quelqu'vn) pour ce, qu'il eſt facile, & ne ſ'eloingne point de la commune maniere de parler. Heroët (dit quelque autre) pour ce, que tous ſes vers ſont doctes, graues, & elabourez, les autres d'vn autre ſe delectent. Qu'and à moy, telle ſuperſtition ne m'a point retiré de mon Entreprinſe:

pour ce, que i'ay touſiours eſtimé notre Poëſie Frãcoyſe eſtre capable de quelque plus hault, & meilleur Style, que celuy, dont nous ſommes ſi longuement contentez. Diſons donques breuement ce, que nous ſemble de notz Poëtes Francoys.

Des Poëtes Francoys.

Chap. II.

DE tous les anciẽs Poëtes Francoys, quaſi vn ſeul Guillaume du Lauris, & Iã de Meun ſont dignes d'eſtre leuz, nõ tant pour ce qu'il y ait en eux beaucoup de choſes, qui ſe doyuent immiter des Modernes comme pour y voir quaſi comme vne premiere Imaige de la Langue Francoyſe, venerable pour ſon antiquité. Ie ne doute point que tous les Peres cryroint la honte eſtre perdue, ſi i'oſoy' reprendre, ou emẽder q̃lque choſe en ceux q̃ Ieunes ilz ont appris, ce que ie ne veux faire auſsi, mais bien ſoutiens-ie que celuy eſt trop grand Admirateur de l'Ancienneté, qui veut defrauder les Ieunes de leur gloire meritée: n'eſtimant rien, comme dict Horace, ſi non ce,

que la mort a ſacré, comme ſi le Tens, ainſi que les vins, rendoit les Poëſies meilleures. Les plꝰ recens, meſmes ceux, qui ont eſté nommez par Clement Marot en vn certain Epygramme à Salel, ſont aſſez congneuz par leurs Oeuures. I'y rẽuoye les Lectеurs, pour en faire iugemẽt. Bien diray-ie, que Ian le Maire de Belges, me ſemble auoir premier illuſtré & les Gaules, & la Langue Francoyſe: luy donnãt beaucoup de motz, & manieres de parler poëtiques, qui ont bien ſeruy meſmes aux plus excellens de notre Tens. Quand aux Modernes, ilz ſeront quelquesfoys aſſez nommez: & ſi i'en vouloy' parler, ce ſeroit ſeulement pour faire changer d'opiniõ, à quelques vns ou trop iniques, ou trop ſeueres Eſtimateurs des choſes, q̃ tous les iours treuuent à reprendre en troys, ou quatre des meilleurs: diſant, qu'en l'vn default ce, qui eſt le commencement de bien ecrire, c'eſt le Scauoir: & auroit augmẽté ſa gloire de la moitié, ſi de la moitié il euſt diminué ſon Liure. L'autre outre ſa Ryme, q̃ n'eſt p̃ tout biẽ riche, eſt tãt denué de tous ces delices, & ornementz poëtiques, qu'il merite plus le nõ de Phyloſophe, que de Poëte. Vn autre pour n'auoir encores rien mis en lumiere ſoubz ſon nom, ne merite, qu'on luy donne le premier lieu: & ſemble (diſent aucuns) que par les Ecriz de ceux de ſon Tens, il veille eternizer ſon nom, non autrement que Demade eſt ennobly par la contention

tention de Demoſtene, & Hortenſe, de Ciceron. Que ſi on en vouloit faire iugement au ſeul rapport de la Renommée, on rendroit les vices d'iceluy egaulx, voyre plus grands, que ſes vertuz, d'autant, que tous les Iours ſe lyſent nouueaux Ecriz ſoubz ſon Nom à mon auis auſsi eloignez d'aucunes choſes, qu'õ m'a quelquesfois aſſeuré eſtre de luy, comme en eux n'y a ny grace, ny erudition. Quelque autre voulant trop s'eloingner du vulgaire, eſt tumbé en obſcurité auſsi difficile à eclerſir en ſes Ecriz aux plus Scauãs, comme aux plus Ignares. Voyla vne partie de ce q̃ i'oy dire en beaucoup de lieux des meilleurs de notre Langue. Que pleuſt à Dieu le Naturel d'vn chacun eſtre auſsi cãdide à louer les vertuz, cõme diligent à obſeruer les vices d'autruy. La Tourbe de ceux (hors mis cinq, ou ſix) qui ſuyuent les principaux, cõme Port'enſeignes, eſt ſi mal inſtruicte de toutes choſes, que par leur moyen noſtre vulgaire n'à garde d'etẽdre gueres loing les Bornes de ſon Empire. Et ſi i'etoy' du nõbre de ces anciens Critiques Iuges des Poëmes, comme vn Ariſtarque, & Ariſtophane, ou (ſ'il fault ainſi parler) vn Sergent de Bande en notre Lãgue Frãcoyſe, i'en mettroy' beaucoup hors de la Battaille ſi mal armez, q̃ ſe fiãt en eux, nous ſerions trop eloingnez de la victoire, ou no⁹ deuõs aſpirer. Ie ne doute point que beaucoup, principalemẽt de ceux, qui ſont

accommodez à l'opinion vulgaire, & dont les tendres Oreilles, ne peuuent rien ſouffrir au deſauantaige de ceux, qu'ilz ont deſia receuz comme Oracles, trouuerront mauuais de ce, que i'oſe ſi librement parler, & quaſi comme Iuge ſouuerain pronuncer de notz Poëtes Frãcoys: mais ſi i'ay dict bien, ou mal, ie m'en rapporte à ceux, q̃ ſont plus amis de la Verité, que de Platon, ou Socrate: & ne ſont imitateurs des Pythagoriques, qui pour toutes raiſons n'alleguoint ſi non, cetuy la l'a dit. Quãd à moy, ſi i'etoy' enquis de ce, que me ſemble de notz meilleurs Poëtes Francoys, ie diroy' à l'exẽple des Stoïques, qui interroguez ſi Zenon, ſi Clëante, ſi Chryſippe ſont Saiges, repondent, ceulx la certainemẽt auoir eté grãds, & venerables, n'auoir eu toutefois ce, qui eſt le plus excellent en la Nature de l'Homme, ie repondroy' (dy-ie) qu'ilz ont bien ecrit, qu'ilz ont illuſtré notre Langue, que la France leur eſt obligée, mais auſsi diroy-ie bié, qu'on pouroit trouuer en notre Langue (ſi quelque ſcauant Homme y vouloit mettre la main) vne forme de Poëſie beaucoup plus exquiſe, laquele il faudroit chercher en ces vieux Grecz, & Latins, non point és Auctеurs Francoys: pour ce, qu'en ceux cy on ne ſcauroit prendre, que bien peu, comme la peau, & la couleur: en ceux la on peut prendre la chair,

les oz, les nerfz', & le sang. Et si quelqu'vn mal aysé à contenter ne vouloit prendre ces raisons en payement, ie diray (afin de n'estre veu examiner, les choses si rigoreusement sans cause) qu'aux autres Ars, & Sciences la mediocrité peut meriter quelque louange: mais aux Poëtes ny les Dieux, ny les Hommes, ny les Coulonnes n'ont point concedé estre mediocres, suyuant l'opinion d'Horace, que ie ne puis assez souuent nommer: pour ce qu'és choses, que ie traicte, il me semble auoir le Cerueau myeux purgé, & le Nez meilleur, que les autres. Au fort comme Demosthene repondit quelquesfois à Echines, qui l'auoit repris, de ce qu'il vsoit de motz aptes, & rudes, de telles choses ne dependre les fortunes de Grece: aussi diray-ie, si quelqu'vn se fache de quoy ie parle si librement, que de la ne dependent les Victoires du Roy Henry, à qui Dieu veille donner la felicité d'Auguste, & la bõté de Traian. I'ay bien voulu (Lecteur studieux de la Langue Françoyse) demeurer longuement en cete partie, qui te semblera (peut estre) contraire à ce, que i'ay promis: veu que ie ne prise assez haultement, ceux qui tiennent le premier lieu en nostre vulgaire, qui auoy' entrepris de le louer, & deffendre. Toutesfoys ie croy, que tu ne le trouueras point etrange, si tu consideres,

que ie ne le puis mieux defendre, qu'atribuant la Pauureté d'iceluy non à ſon propre, & naturel, mais à la negligéce de ceux, qui en ont pris le gouuernement, & ne te puis mieux perſuader d'y ecrire, qu'en te montrant le moyen de l'enrichir, & illuſtrer, qui eſt l'Imitation des Grecz, & Romains.

Que le Naturel n'eſt ſuffiſant à celuy qui en Poëſie ueult faire œuure digne de l'Immortalité.

Chap. III.

MAIS pource qu'en toutes Langues y en à de bons & de mauuais, ie ne veux pas (Lecteur) que ſans election, & iugement tu te prennes au premier venu. Il vauldroit beaucoup mieux ecrire ſans Immitation, que reſſembler vn mauuais Aucteur. Veu meſmes, q̃ c'eſt choſe accordée entre les pl⁹ Scauãs le Naturel faire pl⁹ ſans la Doctrine, que la Doctrine ſans le Naturel. Toutesfois d'autant que l'Amplification de noſtre Langue (qui eſt ce, que ie traite) ne ſe peut faire ſans Doctrine, & ſans Erudition, ie veux bien

auertir ceux, qui aſpirent à ceſte gloire, d'immiter les bons Auctеurs Grecz, & Romains, voyre bien Italiens, Heſpagnolz, & autres: ou du tout n'ecrire point, ſi non à ſoy (comme on dit) & à ſes Muſes. Qu'on ne m'allegue point icy, quelques vns des noſtres, qui ſans doctrine, à tout le moins non autre, que mediocre, ont acquis grand bruyt en noſtre vulgaire: Ceux, qui admirent voluntiers les petites choſes, & depriſent ce, qui excede leur Iugement, en feront tel cas, qu'ilz voudront: mais ie ſcay bien que les ſcauans ne les mettront en autre Ranc, q̃ de ceux, qui parlent bien Francoys, & qui ont (comme diſoit Ciceron des anciens Auctеurs Romains) bon Eſprit, mais bien peu d'Artifice. Qu'õ ne m'allegue point auſsi que les Poëtes naiſſent, car cela s'entend de ceſte ardeur, & allegreſſe d'Eſprit, qui naturellement excite les Poëtes, & ſans la quele toute Doctrine leur ſeroit manque, & inutile. Certainement ce ſeroit choſe trop facile, & pourtant contemptible, ſe faire eternel par Renommée, ſi la felicité de nature donnée meſmes aux plus Indoctes, etoit ſuffiſante pour faire choſe digne de l'Immortalité. Qui veut voler par les Mains, & Bouches des Hommes, doit longuement demeurer en ſa chambre: & qui deſire viure en la memoire de la Poſterité, doit comme mort en ſoymeſmes ſuer, & trembler maintesfois: & autant que

notz Poëtes Courtizans boyuent: mangent, & dorment à leur oyſe, endurer de faim, de ſoif, & de longues vigiles. Ce ſont les Eſles, dont les Ecriz des Hommes volent au Ciel. Mais afin que ie retourne au commencement de ce propos, regarde noſtre immitateur premierement ceux, qu'il voudra immiter, & ce, quen eux il poura, & qui ſe doit immiter, pour ne faire comme ceux, qui voulans aparoitre ſemblables à quelque grand Seigneur, immiteront plus toſt vn petit geſte, & facon de faire vicieuſe de luy, que ſes vertuz, & bonnes graces. Auant toutes choſes, fault qu'il ait ce iugement de cognoitre ſes forces, & tenter combien ſes Epaules peuuẽt porter: qu'il fonde diligemment ſon Naturel, & ſe compoſe à l'immitation de celuy, dont il ſe ſentira approcher de plus pres. Autrement ſon immitation reſſembleroit celle du Singe.

Quelz genres de Poëmes, doit elire le Poëte Francoys.

Chap. IIII.

Y, dõques, & rely premierement (ô Poëte futur) fueillete de Main nocturne, & iournelle, les Exemplaires Greczet Latins: puis me laiſſe toutes ces vieilles Poëſies Frãcoyſes aux Ieuz

Floraux de Thoulouze, & au puy de Rouan: comme Rondeaux, Ballades, Vyrelaiz, Châtz Royaulx, Chanſons, & autres telles epiſſeries, qui corrũpent le gouſt de noſtre Lãgue: & ne ſeruent ſi non à porter temoingnaige de notre ignorance. Iéte toy à ces plaiſans Epigrãmes, non point comme font au iourd'huy vn tas de faiſeurs de comtes nouueaux, qui en vn dizain ſont contens n'auoir rien dict qui vaille au ix. premiers vers, pourueu qu'au dixieſme il y ait le petit mot pour rire, mais à l'immitation d'vn Martial, ou de quelque autre bien approuué, ſi la laſciuité ne te plaiſt, meſle le profitable auecques le doulz. Diſtile auecques vn ſtyle coulant, & non ſcabreux ces pitoyables Elegies, à l'exemple d'vn Ouide, d'vn Tibule, & d'vn Properce: y entremeſlant quelquesfois de ces Fables anciennes, non petit ornement de Poëſie. Chante moy ces Odes, incongnues encor' de la Muſe Francoyſe, d'vn Luc bien accordé au ſon de la Lyre Greque, & Romaine: & qu'il n'y ait vers, ou n'aparoiſſe quelque veſtige de rare, & antique erudition. Et quand à ce, te fourniront de matiere les louanges des Dieux, & des Hommes vertueux, le diſcours fatal des choſes mõdaines, la ſolicitude des ieunes hõmes, cõme l'amour, les vins libres, & toute bõne chere. Sur toutes choſes, prẽs garde q̃ ce gẽre de Poëme ſoit eloĩgné du vulgaire, en-

richy,& illuſtré de motz propres, & Epithetes non oyſifz, orné de graues ſentences,& varié de toutes manieres de couleurs, & ornementz Poëtiques: non comme vn Laiſſez la verde couleur, Amour auecques Pſyches, O combien eſt heureuſe: & autres telz Ouurages,mieux dignes d'eſtre nommez Chanſons vulgaires,qu'Odes,ou vers Lyriques. Quand aux Epiſtres,ce n'eſt vn Poëme,qui puiſſe grãdement enrichir noſtre vulgaire:pource qu'elles ſont voluntiers de choſes familieres,& domeſtiques,ſi tu ne les voulois faire à l'immitation d'Elegies,comme Ouide:ou ſentencieuſes & graues,comme Horace. Autant te dy-ie des Satyres,que les Francois, ie ne ſcay comment ont apellées Coqz à l'Aſne::es quelz ie te cõſeille auſsi peu t'exercer, comme ie te veux eſtre aliene de mal dire, ſi tu ne voulois à lexemple des Anciens en vers Heroiques (c'eſt à dire de x à xi) & non ſeulement de viii à ix,ſoubz le nom de Satyre,& non de cete inepte appellation de Coq, à l'Aſne, taxer modeſtement les vices de ton Tens, & pardonner aux noms des perſonnes vicieuſes. Tu has pour cecy Horace,qui ſelon Quintilian, tient le premier lieu entre les Satyriques. Sonnemoy ces beaux Sonnetz,non moins docte,que plaiſante Inuention Italienne, conforme de Nom a l'Ode, & differente d'elle ſeulement, pource,que le Sonnet à certains Vers reiglez,

& limitez: & l'Ode peut courir par toutes manieres de Vers librement, voyre en inuenter à plaisir à l'exemple d'Horace, qui à chanté en xix. sortes de Vers comme disent les Grammariens. Pour le Sonnet dõques tu as Petrarque, & quelques modernes Italiens. Chante moy d'vne Musette bien resonnante, & d'vne Fluste biẽ iointe ces plaisantes Ecclogues Rustiques à l'exemple de Thëocrit, & de Virgile: Marines à l'exemple de Sennazar Gentilhomme Nëapolitain. Que pleust aux Muses, qu'en toutes les Especes de Poësie, que i'ay nommées nous eussions beaucoup de telles immitatiõs, qu'est cete Ecclogue sur la naissance du filz de Monseigneur le Dauphin, à mon gré vn des meilleurs petiz Ouuraiges, que fist onques Marot. Adopte moy aussi en la famille Françoyse ces coulans, & mignars Hendecasyllabes à l'exemple d'vn Catulle, d'vn Pontan, & d'vn Second: ce, q̃ tu pouras faire, si non en quantité, pour le moins en nombre de Syllabes. Quand aux Comedies, & Tragedies, si les Roys, & les Republiques les vouloint restituer en leur ancienne dignité, qu'ont vsurpée les Farces, & Moralitez, ie seroy' bien d'opinion, que tu t'y employasses, & si tu le veux faire pour l'ornement de ta Langue, tu scais ou tu en doibs trouuer les Archetypes.

Chap. V.

DOnques ô toy, q̃ doué d'vne excellẽte felicité de Nature, inſtruict & de to⁹ bons Ars, & Sciences, principalemẽt Naturelles, & Mathemati ques, verſé en tous gen res de bons Aucteurs Grecz, & Latins, non ignorant des parties, & offices de la vie hu= maine, non de trop haulte condition, ou ap= pellé au regime publiq', non auſsi abiect, & pauure, non troublé d'afaires domeſtiques, mais en repoz, & tranquilité d'eſprit, acquiſe premierement par la magnanimité de ton cou raige, puis entretenue par ta prudence, & ſai= ge gouuernement, ô toy (dy-ie) orné de tant de graces, & perfections, ſi tu as quelquefois pitié de ton pauure Langaige, ſi tu daignes l'enrichir de tes Theſors, ce ſera toy veritable= ment, qui luy feras hauſſer la Teſte, & d'vn braue Sourcil ſ'egaler aux ſuperbes Langues Greque, & Latine, comme à faict de noſtre Tens en ſon vulgaire vn Arioſte Italien, que i'oſeroy' (n'eſtoit la ſainctcté des vieulx Poë-

mes)comparer à vn Homere,&Virgile.Com me luy donq',qui à bien voulu emprunter de noſtre Langue les Noms,& l'Hyſtoire de ſon Poëme,choyſi moy quelque vn de ces beaux vieulx Romans Francoys,comme vn Lancelot,vn Triſtan,ou autres:& en fay renaitre au monde vn admirable Iliade, & laborieuſe Eneïde. Ie veux bien en paſſant dire vn mot à ceulx,qui ne ſ'employent qu'a orner, & amplifier notz Romans, & en font des Liures certainement en beau, & fluide Langaige, mais beaucoup plus propre à bien entretenir Damoizelles, qu'a doctement ecrire : ie voudroy' bien (dy-ie) les auertir d'employer cete grande Eloquence à recuillir ces fragmentz de vieilles Chroniques Francoyſes,& comme à fait Tite Liue des Annales,& autres anciennes Chroniques Romaines, en batir le Cors entier d'vne belle Hiſtoire, y entremeſlant à propos ces belles Concions,& Harangues à l'immitation de celuy,que ie viẽs de nommer, de Thucidide, Saluſte,ou q̃lque autre bien approuué, ſelon le genre d'ecrire,ou ilz ſe ſentiroint propres. Tel Oeuure certainement ſeroit à leur immortelle gloire, honneur de la France, & grande illuſtration de noſtre Langue. Pour reprendre le propos, que i'auoy' laiſſé. Quelqu'vn (peut eſtre) trouuerra etrãge, que ie requiere vne ſi exacte perfection

en celuy,qui voudra faire vn long Poëme,veu auſsi,qu'a peine ſe trouuerroint,encores qu'ilz feuſſent inſtruictz de toutes ces choſes,q̃ vouluſſent entreprendre vn œuure de ſi laborieuſe longueur , & quaſi de la vie d'vn Homme. Il ſemblera à quelque autre, que voulant bailler les moyens d'enrichir noſtre Langue,ie face le cõtraire,d'autant que ie retarde plus toſt & refroidis l'etude de ceux,qui etoint bien affectionnez à leur vulgaire,que ie ne les incite, pource, que debilitez par deſeſpoir , ne voudront point eſſayer ce,à quoy ne ſ'attendront de pouuoir paruenir. Mais c'eſt choſe conuenable,que toutes choſes ſoint experimentées de tous ceux,qui deſirent attaindre à quelque hault point d'excellence,& gloire non vulgaire. Que ſi quelqu'vn n'a du tout cete grande vigueur d'Eſprit,cete parfaite intelligence des Diſciplines,& toutes ces autres commoditez, que i'ay nommées , tienne pourtant le cours tel qu'il poura. Car c'eſt choſe honneſte à celuy,qui aſpire au premier Ranc, demeurer au ſecond,voire au troizieme.Non Homere ſeul entre les Grecz, non Virgile entre les Latins, ont aquis loz,& reputation.Mais telle à eté la louange de beaucoup d'autres chacun en ſon genre,que pour admirer les choſes haultes,on ne laiſſoit pourtant de louer les inferieures. Certainement ſi nous auions des Mecenes, & des Auguſtes,les Cieux, & la Nature ne ſont

point ſi Ennemis de noſtre Siecle, que n'euſ-
ſions encores des Virgiles. L'honneur nouriſt
les Ars, nous ſommes tous par la gloire enflã-
mez à l'etude des Sciences, & ne ſ'eleuent ia-
mais les choſes, qu'on voit eſtre depriſées de
tous. Les Roys, & les Princes deuroint (ce me
ſemble) auoir memoire de ce grãd Empereur,
qui vouloit plus toſt la venerable puiſſãce des
Loix eſtre rompue, que les Oeuures de Virgi-
le condamnées au feu par le Teſtamẽt de l'Au
ɛteur, feuſſent brulées. Que diray-ie de cet au-
tre grand Monarque, qui deſiroit plus le re-
naitre d'Homere, que le gaing d'vne groſſe bat
taille? & quelquefoys etant pres du Tumbeau
d'Achile, ſ'ecria haultement. O bienheureux
Adoleſcent, qui as trouué vn tel Buccinateur
de tes louanges! Et à la verité ſans la diuine
Muſe d'Homere, le meſme Tumbeau, qui cou
uroit le corps d'Achille, euſt auſsi accablé ſon
Renom. Ce qu'auient à tous ceux, qui met-
tent l'aſſeurance de leur immortalité au Mar-
bre, au Cuyure, aux Colloſſes, aux Pyramides,
aux laborieux Edifices, & autres choſes non
moins ſubiectes aux iniũres du Ciel, & du Tẽs
de la flamme, & du fer, que de fraiz exceſsifz,
& perpetuelle ſollicitude. Les Allechementz
de Venus, la gueule, & les ocieuſes plumes ont
chaſſé d'entre les Hommes tout deſir de l'im-
mortalité. mais encores eſt ce choſe plus indi-
gne, que ceux, qui d'ignorãce, & toutes eſpeces

de vices font leur plus grande gloire, ſe moquent de ceux, qui en ce tant louable labeur Poëtique employent les heures, que les autres conſument au Ieuz, aux Baings, aux Banquez, & autres telz menuz plaiſirs. Or neantmoins quelque infelicité de ſiecle, ou nous ſoyõs, toy à qui les Dieux, & les Muſes auront eté ſi fauorables comme i'ay dit, bien que tu ſoyes depourueu de la faueur des hommes, ne laiſſe pourtant à entreprendre vn œuure digne de toy, mais non deu à ceux, qui tout ainſi qu'ilz ne font choſes louables, auſsi ne font ilz cas d'eſtre louez: eſpere le fruict de ton labeur de l'incorruptibile, & nõ enuieuſe Poſterité: c'eſt la Gloire, ſeule echelle, p les degrez de la quele les mortelz d'vn pié leger montent au Ciel, & ſe font compaignons des Dieux.

D'inuenter des Motz, & quelques autres choſes, que doit obſeruer de Poëte Francoys.

Chap. VI.

MAis de peur, que le vét d'Affection ne pouſſe mon Nauire ſi auant en cete Mer, que ie ſoye en dãger du nauf frage, reprennant la Route, q̃ i'auoy' laiſſée, ie veux bien auer-

tir celuy, qui entreprendra vn grand œuure, qu'il ne craigne point d'inuenter, adopter, & composer à l'immitation des Grecz quelques Motz Francoys, comme Ciceron se vante d'auoir fait en sa Langue. Mais si les Grecz, & Latins eussent esté superstitieux en cet endroit, qu'auroint-ilz ores, de quoy magnifier si haultement cete Copie, qui est en leurs Langues? Et si Horace permet, qu'on puysse en vn long Poëme dormir quelquesfois, est-il deffendu en ce mesme endroict vser de quelques motz nouueaux, mesmes quand la necessité nous y contraint? Nul, s'il n'est vrayment du tout ignare, voire priué de Sens commun, ne doute point que les choses n'ayent premierement eté: puis apres les motz auoit eté inuẽtez pour les signifier: & par cõsequẽt aux nouuelles choses estre necessaire imposer nouueaux motz, principalement és Ars, dõt l'vsaige n'est point encores commun, & vulgaire, ce, q peut arriuer souuẽt à nostre Poëte, au quel sera necessaire emprunter beaucoup de choses non encor' traitées en nostre Lãgue. Les Ouuriers (afin que ie ne parle des Sciences liberales) iusques aux Laboureurs mesmes, & toutes sortes de gẽs mecaniques ne pouroint conseruer leurs metiers, s'ilz n'vsoint de motz à eux vsitez, & à nous incongneuz. Ie suis bien d'Opinion, que les Procureurs, & Auocatz vsent des termes appres à leur profession sans riẽ innouer: mais vouloir oter la liberté à vn scauãt

Homme,qui voudra enrichir ſa Langue , d'vſurper quelquefois des Vocables non vulgaires , ce ſeroit retraindre notre Langaige non encor' aſſez riche ſoubz vne trop plus rigoreuſe Loy,que celle,que les Grecz,& Romains ſe ſont donnée. Les quelz combien qu'ilz feuſſent ſans comparaiſon,plus que nous copieux, & riches,neantmoins ont concedé aux Doctes Hommes vſer ſouuent de motz non acoutumés és choſes non acoutumées.Ne crains dõques Poëte futur , d'innouer quelques termes en vn long Poëme principalement , auecques modeſtie toutesfois,Analogie,& Iugement de l'Oreille,& ne te ſoucie, qui le treuue bon, ou mauuais:eſperant que la Poſterité l'approuuera , comme celle , qui donne foy aux choſes douteuſes , lumiere aux obſcures , nouueauté aux antiques,vſaige aux non accoutumées , & douceur aux apres,& rudes. Entre autres choſes,ſe garde bien noſtre Poëte d'vſer de Noms propres Latins,ou Grecz,choſe vrayment auſſi abſurde , que ſi tu appliquois vne Piece de Velours verd à vne Robe de Velours rouge, mais ſeroit-ce pas vne choſe biẽ plaiſante vſer en vn ouuraige Latin d'vn Nõ propre d'Homme,ou d'autre choſe,en Francoys? comme Ian currit. Loyre fluit. & autres ſemblables. Accommode, donques telz Noms propres de quelque Langue , que ce ſoit à l'vſaige de ton vulgaire : ſuyuant les Latins , qui pour

ἡρακλῆς, ont dict Hercules, pour θησεὺς, Theseus: & dy Hercule, Thesée, Achile, Vlysse, Virgile, Ciceron, Horace. Tu doibz pourtant vser en cela de iugement, & discretion, car il y a beaucoup de telz noms, qui ne se peuuent approprier en Francoys, les vns Monosyllabes, comme Mars, les autres dissyllabes, comme Venus, aucuns de plusieurs syllabes, comme Iupiter, si tu ne voulois dire Ioue, & autres infinitz, dont ie ne te scauroy' bailler certaine reigle. Parquoy ie renuoye tout au iugement de ton oreille. Quand au reste, vse de motz purement Frãcoys, non toutesfois trop communs, non point aussi trop inusitez, si tu ne voulois quelquefois vsurper, & quasi comme enchasser ainsi qu'vne Pierre precieuse, & rare, quelques motz antiques en ton Poëme, à l'exemple de Virgile, qui à vsé de ce mot Olli, pour Illi. Aulãi pour Aulæ, & autres. Pour ce faire te faudroit voir tous ces vieux Romans, & Poëtes Frãçoys, ou tu trouuerras vn Aiourner, pour faire Iour (que les Praticiens se sont fait ppre) Anuyter pour faire Nuyt. Assener, pour frapper, ou on visoit, & propremẽt d'vn coup de Main, Isnel pour Leger & mil' autres bõs motz, q̃ no⁹ auõs perduz par notre negligence. Ne doute point que le moderé vsaige de telz vocables ne donne grande maiesté tãt au Vers, comme à la Prose: ainsi que font les Reliques des Saincts aux Croix, & autres sa-

crez Ioyaux dediez aux Temples.

De *la* Rythme, *& des* Vers *ſans* Rythme.

Chap. VII.

OVand à la Rythme, ie ſuy' bien d'opinion, qu'elle ſoit riche, pour ce qu'elle nous eſt ce, qu'eſt la quantité aux Grecz, & Latins. Et bien que n'ayons cet vſaige de Piez comme eux, ſi eſt ce, que nous auons vn certain nombre de Syllabes en chacun Genre de Poëme, par les quelles comme par Cheſnons le vers Francois lié, & enchainé eſt contraint de ſe rẽdre en cete etroite priſon de Rythme, ſoubz la garde le plus ſouuent d'vne couppe feminine, facheux, & rude Gẽolier, & incongnu des autres vulgaires. Quãd ie dy, que la Rythme doint eſtre riche, ie n'entens qu'elle ſoit contrainte, & ſemblable à celle d'aucuns, qui penſent auoir fait vn grand chef d'œuure en Francoys, quand ilz ont rymé vn Imminent, & vn Eminent, vn Miſericordieuſement, & vn Melodieuſement: & autres de ſemblable farine, encores qu'il n'y

ait ſens,ou raiſon,qui vaille. Mais la Rythme de notre Poëte ſera voluntaire,non forcée:receüe,non appellée:propre,non aliene:naturelle,non adoptiue.bref,elle ſera telle,que le vers tumbant en icelle ne contentera moins l'oreille,qu'vne bien armonieuſe Muſique tumbante en vn bon, & parfait accord. Ces Equiuoques donq', & ces ſimples,Rymez auecques leurs compoſez,comme vn Baiſſer, & Abaiſſer,ſ'ilz ne changent, ou augmentent grandemẽt la ſignification de leurs ſimples, me ſoint chaſſez bien loing,autrement,qui ne voudroit reigler ſa Rythme comme i'ay dit, il vaudroit beaucoup mieux ne rymer point: mais faire des vers libres,cõme à fait Petrarque en quelque endroit:& de notre tẽs le Seigneur Loys Aleman en ſa non moins docte, que plaiſante Agriculture. Mais tout ainſi que les Peintres, & Statuaires mettent plus grand' induſtrie à faire beaux, & bien proportionnez les corps, qui ſont nuds, que les autres: auſsi faudroit-il bien que ces Vers non rymez, feuſſent bien charnuz, & nerueuz: afin de compenſer par ce moyen le default de la Rythme. Ie n'ignore point,que quelques vns ont fait vne Diuiſion de Rythme:l'vne en Son, & l'autre en Ecriture:à cauſe de ces dyphthõgues Ai.Ei.Oi. faiſant conſcience de rymer Maitre, & Preſtre,Fontaines,& Athenes,Connoitre,& Naitre. Mais ie ne veulx que notre Poëte regar-

de ſi ſuperſticieuſemẽt à ces petites choſes: & luy doit ſuffire, que les deux dernieres ſyllabes ſoint vniſones, ce qui arriueroit en la plus grand' part tant en voix, qu'en Ecriture, ſi l'orthographe Francoyſe n'euſt point eté depraüée par les Praticiens. Et pour ce, que Loys Mégret non moins amplement, que doctement à traité cete partie, Lecteur, ie te rẽuoye à ſon Liure: & feray fin à ce propos, t'ayant ſans plus auerti de ce mot en paſſant, c'eſt, que tu gardes de rythmer les motz manifeſtemẽt longs auecques les brefz, auſsi manifeſtement brefz, comme vn páſſe, & trace, vn máitre, & mettre, vn cheuelúre, & hure, vn baſt, & bat, & ainſi des autres.

De ce mot Rythme, de l'inuention des Vers rymez, & de quelques autres Antiquitez uſitées en notre Langue.

Chap. VIII.

COut ce, qui tumbe ſoubz quelque meſure, & iugement de l'Oreille (dit Ciceró) en Latin ſ'appelle *Numerus*, en Grec ῥυθμὸς, non point ſeulement au Vers, mais à l'Oraiſon. Parquoy

improprement notz Anciens ont astrainct le nom du Genre soubz l'Espece appellant Rythme cete consonance de syllabes à la fin des vers, qui se deuroit plus tost nommer ὁμοιοτέλευτον, c'est àdire finissant de mesmes, l'vne des Especes du Rythme. Ainsi, les Vers encores qu'ilz ne finissent point en vn mesme son, generalemẽt se peuuent apeller Rythme: d'autãt q̃ la signification de ce mot ῥύθμὸς est fort ample, & emporte beaucoup d'autres termes cõme κανὼν, μέτρον μέλος ἔυφωνον, ἀκολυθία, τάξις, σύγκρισις. Reigle, Mesure, Melodieuse consonance de voix, consequution, ordre, & comparaison. Or quand à l'Antiquité de ces Vers, que nous appellons rymez, & que les autres vulgaires ont empruntez de nous, si ont adioute foy à Ian le Maire de Belges diligent rechercheur de l'Antiquité, Bardus v. Roy des Gaules en feut inuenteur : & introduysit vne secte de Poëtes nommez Bardes, les quelz chãtoint melodieusement leurs rymes auecques instrumentz, louant les vns, & blamant les autres, & etoint (comme temoingne Dyodore Sicilien en son vi. Liure) de si grãd' estime entre les Gaullois, que si deux Armées ennemies etoint prestes à combattre, & les ditz Poëtes se missent entre deux, la Bataille cessoit, & moderoit chacun son Ire. Ie pourroy' alleguer assez d'autres Antiquitez, dont notre Langue auiourd'huy est ennoblie, & qui montrent les

Hiſtoires n'eſtre faulſes, qui ont dit les Gaulles anciennement auoir eté floriſſantes non ſeulement en Armes, mais en toutes ſortes de ſciences, & bonnes Lettres. Mais cela requiert bien vn œuure entier : & ne ſeroit apres tant d'excellentes Plumes, qui en ont ecrit meſmes de notre Tens, que retixtre (comme on dit) la Toile de Penelope. Seulemẽt i'ay bien voulu, & ne me ſemble mal à propos, mõtrer l'Antiquité de deux choſes fort vulgaires en notre Lãgue, & nõ moins anciẽnes entre les Grecz. L'vne eſt cete inuerſion de Lettres en vn propre Nom, qui porte quelque Deuiſe conuenable à la perſonne: cõme en FRANCOYS DE VALOYS, De facon ſuys royal. HENRY DE VALOYS, Roy es de nul hay. L'autre eſt en vn Epigrãme, ou q̃lque autre œuure Poëtique vne certaine election des Lettres capitales diſpoſées en ſorte, qu'elles portent ou le nõ de l'Autheur, ou q̃lque Sentẽce. Quãd à l'inuerſion de Lettres, que les Grecz appellent ἀναγραμματισμὸς, l'interprete de Lycophron dit en ſa vie. En ce tens la floriſſoit Lycophrõ, nõ tant pour la Poëſie, q̃ pour ce, qu'il faiſoit des Anagrãmatiſmes. Exemple du nom du Roy Ptolomée. πτολεμαῖος· ἀπὸ μέλιτος. c'eſt à dire, Emmiellé, ou de Mîel. De la Royne Arſinoë, qui feut femme dudit Ptolomée. ἀρσινόη. ἥρας ἴον, c'eſt à dire, la Violette de Iuno. Artemidore, auſsi le Stoïque a laiſſé en ſon Liure des

Songes vn chapitre de l'Anagrammatiſme, ou il montre, que par l'inuerſion des Lettres on peut expoſer les Songes. Quand à la diſpoſition des Lettres Capitales, Euſebe au liure de la preparation Euangelique dit, que la Sybille Erythrée auoit prophetizé de IESVCHRIST: prepoſant à chacun de ſes Vers certaines Lettres, qui declaroint le dernier Aduenement de Chriſt. Les dites Lettres portoint ces motz. IESVS. CHRISTVS. SERVATOR. CRVX. Les Vers feurent tranſlatez par S. Auguſtin (& c'eſt ce, qu'on nomme les XV Signes du Iugement) les quelz ſe chantent encor' en quelques Lieux. Les Greez appellẽt cete prepoſition de Lettres, au commencement des vers, ἀκροστιχὶς. Ciceron en parle au Liure de Diuination: voulant prouuer par cete curieuſe diligence, que les vers des Sybilles, etoint faictz par Artifice, & non par inſpiration diuine. Cete meſme Antiquité ſe peut voir en tous les Argumens de Plaute, dont chacun en ſes Lettres capitales, porte le Nom de la Comedie.

Obſeruation de quelque manieres de parler, Francoyſes.

Chap. IX.

'AY declaré en peu de Paroles ce, qui n'auoit encor' eté (que ie faiche) touché de notz Rhetoriqueurs Francoys. Quãd aux coupes feminines, Apoſtrophes, Accens, l'é maſculin, & l'e feminin, & autres telles choſes vulgaires, notre Poëte les apprendra de ceux, qui en ont ecrit. Quand aux Eſpeces de vers, qu'ilz veulent limiter, elles ſont auſsi diuerſes, que la fantaſie des Hommes, & que la meſme Nature. Quãd aux vertuz, & vices du Poëme ſi diligemmẽt traités par les Anciens comme Ariſtote, Horace, & apres eux Hieronyme Vide. Quand aux figures des ſentences, & des motz, & toutes les autres parties de l'Eloquutiõ, les Lieux de commiſeration, de Ioye, de Triſteſſe, d'Ire, d'Admiration, & toutes autres commotions de l'Ame, ie n'en parle point apres ſi grand nombre d'excellẽs Phyloſophes, & Orateurs, qui en ont traicté, que ie veux auoir eté bien

leuz, & releuz de noſtre Poëte, premier qu'il entreprenne quelque hault, & excellent ouuraige. Et tout ainſi qu'entres les Auctеurs Latins, les meilleurs ſont eſtimez ceux, qui de plꝰ pres ont immité les Grecz, ie veux auſsi que tu t'eforces de rendre au plus pres du naturel, que tu pouras la Phraſe, & maniere de parler Latine, en tãt que la proprieté de l'vne, & l'autre Langue le voudra permettre. Autant te dy ie de la Greque, dont les facons de parler ſont fort approchantes de notre vulgaire, ce que meſmes on peut congnoitre par les Articles, incongneuz de la Langue Latine. Vſes dõques hardiment de l'Infinitif pour le nom, comme l'*Aller*, *le* Chãter, *le* Viure, *le* Mourir. De l'Adiectif ſubſtantiué, *comme le liquide* des Eaux, le vuide de l'Air, *le* fraiz des Vmbres, l'epes des Foreſtz, l'enroué des Cimballes, pourueu que telle maniere de parler adioute q̃lque grace, & vehemence, & non pas le Chault du feu, *le froid de la* Glace, *le* dur du Fer, & leurs ſemblables. Des Verbes, & Participes, qui de leur nature n'ont point d'infinitifz apres eux, auecques des infinitifz, comme tremblant de mourir, & volant d'y aller, pour craignant de mourir, & ſe hatant d'y aller. Des Noms pour les Aduerbes, comme ilz combattent obſtinez, pour obſtinéement il vole leger, pour legerement, & mil' autres manieres de parler, que tu pouras mieux obſeruer par frequente, & cu=

rieuſe Lecture, q̃ ie nẽ te les ſcauroy' dire. Entre autres choſes, ie t'auerty' vſer ſouuent de la figure ANTONOMASIE auſsi frequente aux Anciens Poëtes, comme peu vſitée, voire incongnue des Francoys. La grace d'elle eſt quãd on deſigne le Nõ de quelque choſe p ce, q luy eſt ꝓpre, cõme le Pere foudroyãt, pour Iupiter: le Dieu deux fois né, pour Bacchus, la vierge Chaſſereſſe, pour Dyane. Cete figure à beaucoup d'autres eſpeces, q̃ tu trouuerras chés les Rhetoriciens, & à fort bonne grace principalement aux deſcriptions. comme Depuis ceux, qui voyẽt premiers rougir l'Aurore iuſques la, ou Thetis recoit en ſes vndes le filz d'Hyperion pour depuis l'Orient iuſques à l'Occident. Tu en as aſſez d'autres exẽples és Grecz, & Latins, meſmes en ces diuines experiences de Virgile, cõme du fleuue Glacé, des douze Signes du Zodiaque, d'Iris, des XII Labeurs d'Hercule, & autres. Q yãd aux Epithetes, qui ſont en notz Poëtes Francoys la plus grand' part ou froids, ou ocieux, ou mal à ꝓpos, ie veux, que tu en vſes de ſorte, que ſans eux ce, que tu diras ſeroit beaucoup moindre, comme la flamme deuorante, les Soucis mordãs, la gehinnante ſollicitude, & regarde bien qu'ilz ſoint conuenables non ſeulemẽt à leurs ſubſtantifz, mais auſsi à ce, que tu decriras, afin que tu ne dies l'Eau' vndoyãte, quãd tu la veux d'ecrire impetueuſe: ou la flãme ardente, quãd

tu la veux montrer lãguissante. Tu as Horace entre les Latins fort heureux en cecy, comme en toutes choses. Garde toy aussi de tũber en vn vice cõmun, mesmes aux plꝰ excellẽs de no stre Lãgue, c'est l'omission des Articles. Tu as exemple de ce vice en infiniz endroictz de ces petites Poësies Frãcoyses. I'ay quasi oublié vn autre default biẽ vsité, & de tres mauuaise grace. C'est quãd en la Quadrature des Vers Heroîques la sentence est trop abruptement coupée, comme: Si non que tu en montres vn plus seur. Voyla ce, que ie te vouloy' dire breuemẽt de ce, que tu doibz obseruer tant au Vers, cõme à certaines manieres de pler peu, ou point encor' vsitées des Francoys. Il y en a, qui fort superflicieusement entremeslent les vers Masculins auecques les Feminins, cõme on peut voir aux Psalmes traduictz ꝑ Marot. Ce, qu'il à obserué (cõme ie croy') afin que plus facilemẽt on les peust chanter, sans varier la Musique, pour la diuersité des meseures, q̃ se trouuerroint à la fin des Vers. Ie treuue cete diligẽce fort bõne, pourueu q̃ tu n'en faces point de religion, iusques à contreindre ta diction, pour obseruer telles choses. Regarde principalement, qu'en ton Vers n'y ait rien dur, hyulque, ou redũdant. Que les Periodes soint bien ioinctz, numereux, bien rẽplissans l'Oreille: & telz, qu'ilz n'excedent point ce terme, & but, que naturellement nous sentons soit en lisant, ou ecoutant.

De bien prononcer les Vers.

Chap. X.

CE lieu ne me semble mal à propos, dire vn mot de la pronũciatiõ q̃ les Grecz appellent ὑπόκρισις. Afin que s'il t'auiẽt de reciter quelquesfois tes Vers, tu les pronũces d'vn son distinct, non confuz: viril, non effeminé: auecques vne voix accommodée à toute, les Affections, que tu voudras exprimer en tes vers. Et certes comme icelle pronunciation, & Geste approprié à la matiere que lon traite, voyre par le iugement de Demosthene, est le principal de l'Orateur, aussi n'est-ce peu de chose; que de pronuncer ses Vers de bonne grace. Veu que la Poësie (comme dit Ciceron) a eté inuentée par obseruation de Prudẽce, & mesure des Oreilles: dont le iugement est tressuperbe, comme de celles, qui repudient toutes choses apres, & rudes, non seulement en composition, & structure de Motz, mais aussi en Modulation de voix. Nous lisons cete grace de pronuncer auoir eté fort excellente en Virgile: &

telle, qu'vn Poëte de ſon Tens diſoit, que les vers de luy, par luy pronuncez, etoint ſonoreux, & graues : par autres flacques, & effeminez.

De quelques obſeruations oultre l'Artifice auecques une Inuectiue contre les mauuais Poëtes Francoys.

Chap. xi.

IE ne demeureray lõguement en ce, que ſ'enſuit, pource que noſtre Poëte tel, que ie le veux, le poura aſſez entendre par ſon bon iugemẽt, ſans aucunes Traditions de reigles. Du tens donques, & du Lieu qu'il fault elire pour la cogitation, ie ne luy en bailleray autres preceptes, que ceux, que ſon plaiſir, & ſa diſpoſition luy ordonneront. Les vns ayment les freſches vmbres des Foreſtz, les clers Ruiſſelez doucemẽt murmurans parmy les Prez ornez, & tapiſſez de verdure. Les autres ſe delectent du ſecret des Chambres, & doctes Etudes. Il fault ſ'accõmoder à la ſaiſon, & au lieu. Bien te veux-ie

auertir de chercher la ſolitude, & le Silence a-my des Muſes, q̃ auſsi (affin que ne laiſſes paſſer cete fureur diuine, qui quelquesfois agite, & echaufe les Eſpris Poëtiques, & ſans la quele ne fault point que nul eſpere faire choſe, qui dure) n'ouurent iamais la porte de leur ſacré Cabinet ſi non à ceux, qui hurtent rudement. Ie ne veux oublier l'Emédation, partie certes la plus vtile de notz Etudes. L'office d'elle eſt aiouter, oter, ou muer à loyſir ce, que cete premiere impetuoſité, & ardeur d'ecrire n'auoit permis de faire. Pourtant eſt il neceſſaire, afin, que noz Ecriz comme Enfans nouueaux nez ne nous flattent, les remettre à part, les reuoir ſouuent, & en la maniere des Ours à force de lecher leur donner forme, & facon de Membres, non immitant ces importuns verſificateurs, nommez des Grecz μυσοπάταγοι, q̃ rompent à toutes heures les Oreilles des miſerables Auditeurs par leurs nouueaux Poëmes. Il ne fault pourtant y eſtre trop ſuperſticieux, ou (comme les Elephans leurs petiz) eſtre x. Ans à enfanter ſes Vers. Sur tout nous conuient auoir quelque ſcauant, & fidele Compaignon, ou vn Amy bien familier, voire trois, ou quatre, qui veillent, & puiſſent congnoitre noz fautes, & ne craignent point bleſſer noſtre papier auecques les vngles. Encores te veux-ie aduertir, de hanter quelquesfois non ſeulement les Scauans, mais auſsi toutes ſortes

d'Ouuriers,& gens Mecaniques,comme Marinieres, Fondeurs, Peintres, Engraueurs, & autres, ſcauoir leurs inuentions, les noms des matieres, des outilz, & les termes vſitez en leurs Ars,& Metiers,pour tyrer de la ces belles comparaiſons,& viues deſcriptions de toutes choſes. Vous ſemble point Meſsieurs, qui etes ſi ennemis de voſtre Langue, que noſtre Poëte ainſi armé puiſſe ſortir à la campaigne, & ſe montrer ſur les rancz, auecques les braues Scadrons Grecz,& Romains? Et vous autres ſi mal equipez,dont l'ignorance à donné le ridicule nom de Rymeurs à noſtre Langue (comme les Latins appellét leurs mauuais Poëtes Verſificateurs) oſerez vous bien endurer le Soleil, la poudre, & le dangereux Labeur de ce Combat? Ie ſuis d'opinion, que vous retiriés au Bagaige auecques les Paiges, & Laquais,ou bien(car i'ay pitié de vous)ſoubz les fraiz vmbraiges, aux ſumptueux Palaiz des grands Seigneurs,& Cours magnifiques des Princes entre les Dames,& Damoizelles, ou votz beaux,& mignõs Ecriz,nom de plus lõgue durée,que voſtre vie,ſeront receuz,admirés,& adorés:non point aux doctes Etudes,& riches Byblyotheques des Scauans. Que pleuſt aux Muſes, pour le bien, que ie veux à noſtre Langue,que votz ineptes œuures feuſſent bannys, non ſeulement de la (comme ilz ſont)mais de toute la France. Ie voudroys

bien qu'a l'exemple de ce grand Monarque, qui defendit, que nul n'entrepriſt de le tirer en Tableau, ſi non Apelle, ou en ſtatue, ſi nõ Lyſippe, tous Roys, & Princes amateurs de leur Langue deffendiſſent, par edict expres à leurs ſubiectz de non mettre en lumiere œuure aucun, & aux Imprimeurs de non l'imprimer, ſi premierement il n'auoit enduré la Lyme de quelque ſcauant Homme auſsi peu adulateur, qu'etoit ce Quintilie, dõt parle Horace en ſon art Poëtique, ou, et en infiniz autres endroictz dudict Horace, on peut voir les vices des Poëtes modernes exprimés ſi au vif, qu'il ſemble auoir ecrit nõ du tens d'Auguſte, mais de Frãcoys, & de Henry. Les Medicins (dict il) promettent ce, qui appartient aux Medicins, les Feuures taictent ce, qui appartiẽt aux Feuures: mais nous ecriuons ordinairement des Poëmes autant les Indoctes, comme les Doctes. Voyla pourquoy ne ſe fault emerueiller, ſi beaucoup de ſcauans ne daignẽt au iourd'huy ecrire en noſtre Langue, & ſi les etrãgers ne la priſent comme nous faiſons les leur, d'autant qu'ilz voyent en icelle tant de nouueaux Auctеurs ignorans, ce, qui leur fait penſer, qu'elle n'eſt capable de plus grand ornement, & erudition. O combien ie deſire voir ſecher ces Printems, chatier ces Petites ieuneſſes, rabbattre ces Coups d'eſſay, tarir ces Fõtaines, bref, abolir to⁹ ces beaux tiltres aſſez ſuffiſans pour

degouter

degouter tout Lecteur ſcauant d'en lire d'auantaige! Ie ne ſouhaite moins, que ces Depourueuz, ces humbles Eſperans, ces Banniz de lyeſſe, ces Eſclaues, ces Trauerſeurs ſoient renuoyés à la Table ronde: & ces belles petites deuiſes aux Gentilzhommes, & Damoyzelles, d'ou on les a empruntées. Que diray plus? Ie ſupplie à Phebus Apollon, que la France apres auoir eté ſi longuement ſterile, groſſe de luy enfante bien toſt vn Poëte, dont le Luc bien reſonnant face taire ces enrouées Cornemuſes, non autrement, que les Grenoilles, quand on iete vne pierre en leur Maraiz. Et ſi non obſtant cela, cete fiéure chaude d'ecrire les tormentoit encores, ie leur conſeilleroy' ou d'aller prẽdre Medicine en Antycire: ou pour le mieux ſe remettre à l'Etude: & ſans honte, à l'exemple de Caton, qui en ſa vieilleſſe appriſt les Lettres Greques. Ie penſe bien, qu'en parlant ainſi de notz Rymeurs, ie ſembleray à beaucoup trop mordant, & Satyrique, mais veritable à ceux, qui ont Scauoir, & Iugemẽt: & qui deſirent la Santé de noſtre Langue: ou cet vlcere, & Chair corrumpue de mauuaiſes Poëſies eſt ſi inueterée, qu'elle ne ſe peut oter qu'auecques le Fer, & le Cautere. Pour cõclure ce propos, ſaiches Lecteur, que celuy ſera veritablement le Poëte, que ie cherche en noſtre Langue, qui me fera indigner, apayſer, eiouyr, douloir, aymer, hayr, admirer, etonner,

bref,qui tiẽdra la bride de mes Affections,me tournant ça, & la à ſon plaiſir. Voyla la vraye pierre de Touche,ou il fault que tu epreuues tous Poëmes, & en toutes Langues. Ie m'attens bien, qu'il ſ'en trouuerra beaucoup de ceux,qui ne treuuent rien bon,ſi non,ce qu'ilz entendent, & penſent pouuoir immiter : aux quelz noſtre Poëte ne ſera pas agreable:qui diront qu'il n'ia aucun plaiſir, & moins de profit à lire telz ecriz,que ce ne ſont que fictions Poëtiques,que Marot n'a Point ainſi ecrit. A telz pour ce,qu'ilz n'entendent la Poëſie, que de Nom, ie ne ſuis deliberé de repõdre,produyſant pour deffence tant d'excellẽs ouurages Poëtiques Grecz, Latins, & Italiens auſsi alienes de ce gẽre d'ecrire, qu'ilz approuuent tãt,comme ilz ſont eux meſmes eloingnez de toute bonne Erudition. Seulemẽt veux-ie admonneſter celuy, qui aſpire à vne gloyre non vulgaire, ſeloingner de ces ineptes Admirateurs,fuyr ce peuple ignorant,peuple ennemy de tout rare, & antique ſcauoir : ſe contenter de peu de Lecteurs à l'exemple de celuy, qui pour tous Auditeurs ne demandoit que Platon: & d'Horace, qui veult ſes œuures eſtre leuz de trois, ou quatre ſeulement, entre les quelz eſt Auguſte. Tu as Lecteur, mon Iugement de noſtre Poëte francoys,le quel tu ſuyuras ſi tu le treuues bon,ou te tiendras au tien, ſi tu en as quelque autre. Car ie n'ignore point

combien les iugementz des Hommes ſont diuers, comme en toutes choſes, principalement en la Poëſie, la quelle eſt comme vne Peinture, & non moins qu'elle, ſubiecte à l'opinion du vulgaire. Le principal But, ou ie viſe c'eſt la deffence de notre Langue, l'ornement, & amplification d'icelle, en quoy ſi ie n'ay grandement ſoulaigé l'induſtrie, & labeur de ceux, qui aſpirent à cete gloire, ou ſi du tout ie ne leur ay point aydé, pour le moins ie penſeray auoir beaucoup fait, ſi ie leur ay donné bonne volunté.

Exhortation aux Francoys d'ecrire en leur Langue: auecques les Louanges de la France.

Chap. XII.

ONques ſ'il eſt ainſi, que de noſtre tens les Aſtres, comme d'vn accord, ont par vne heureuſe influence cõſpiré en l'honneur, & accroiſſement de notre Langue, qui ſera celuy

des ſcauans, qui n'y voudra mettre la Main, y rependãt de tous cotez les fleurs, & fruictz de ces riches Cornes d'abundãce Greque, & Latine? ou à tout le moins qui ne louëra, & approuuera l'induſtrie des autres? mais qui ſera celuy, q̃ la vouldra blámer? Nul, ſ'il n'eſt vraymẽt ennemy du Nom francoys. Ce prudent, & vertueux Themiſtocle Athenien montra bien, que la meſme Loy naturelle, qui commãde à chacun defendre le lieu de ſa Naiſſance, nous oblige auſsi de garder la dignité de notre Langue, quand il condamna à Mort vn Herault du Roy de Perſe, ſeulement pour auoir employé la Langue Attique, aux Commendemens du Barbare. La gloire du peuple Romain n'eſt moindre (comme à dit quelqu'vn) en l'amplification de ſon Langaige, que de ſes limites. Car la plus haulte excellẽce de leur republique, voire du tẽs d'Auguſte, n'etoit aſſez forte, pour ſe deffendre contre l'iniure du tens par le moyẽ de ſon Capitole, de ſes Thermes, & magnifiques Palaiz, ſans le benefice de leur Langue, pour la quele ſeulement nous les louons, nous les admirons, nous les adorons. Sõmes nous donques moindres, q̃ les Grecz, ou Romains, q̃ faiſons ſi peu de cas de la noſtre? Ie n'ay entrepris de faire comparaiſon de nous à ceulx la, pour ne faire tort à la vertu Frãcoyſe, la cõferant à la vanité Gregeoyſe: & moins à ceux cy pour la trop ennuyeuſe lon-

gueur, que ce ſeroit de repeter l'Origine des deux Natiõs, leurs faictz, leurs Loix, meurs, & manieres de viure: les Conſulz, Dictateurs, & Empereurs de l'vne: les Roys, Ducz, & Princes de l'autre. Ie confeſſe, que la fortune leur ait quelqueſfoys eté plus fauorable, qu'a nous: mais auſsi diray-ie bien (ſans renouueler les vieilles playes de Romme, & de quele excellẽce en quel meprix de tout le Mõde, par ſes forces meſmes elle a eté precipitée) que la France ſoit en Repos, ou en Guerre, eſt de long interuale à preferer à l'Italie, ſerue maintenant, & mercenaire de ceux, aux quelz elle ſouloit cõmander. Ie ne parleray icy de la temperie de l'Air, fertilité de la Terre, abundance de tous genres de Fruictz neceſſaires pour l'ayſe, & entretien de la vie Humaine, & autres innumerables Commoditez, que le Ciel plus prodigalement, que liberalement a elargy à la France. Ie ne conteray tant de groſſes Riuieres, tãt de belles Foreſtz, tant de Villes nõ moins opulentes, que fortes, & pourueuës de toutes Munitions de Guerre. Finablement ie ne parleray de tant de Metiers, Arz, & Sciences, qui floriſſent entre nous, comme la Muſique, Peinture, Statuaire, Architecture, & autres non gueres moins, que iadis entre les Grecz, & Romains. Et ſi pour trouuer l'Or, & l'Argent, le Fer n'y viole point les ſacrées Entrailles de noſtre antique mere: ſi les Gemmes, les Odeurs, & au-

tres corruptions de la premiere generoſité des hõmes n'y ſont point cherchées du Marchãt auare: auſsi le Tigre enraigé, la cruelle ſemẽce des Lyons, les Herbes empoiſonnereſſes, & tãt d'autres Peſtes de la vie humaine, en ſont bien eloignées. Ie ſuis content, que ces felicitez nous ſoient communes auecques autres Nations, principalement l'Italie : mais quand à la pieté, religion, integrité de meurs, magnanimité de couraiges, & toutes ces vertuz rares, & antiqs (qui eſt la vraye, & ſolide louange) la France a touſiours obtenu ſans cõtrouerſe le premier lieu. Pourquoy dõques ſommes nous ſi grãds admirateurs d'autruy? Pourquoy ſommes no⁹ tant iniques à no⁹ meſmes? Pourquoy mãdiõs nous les Lãgues etrangeres, comme ſi nous auions hõte d'vſer de la noſtre? Caton l'Aiſné (ie dy celuy Caton, dont la graue ſentence à eté tãt de foys approuuée du Senat, & peuple Romain) diſt à Poſthumie Albin ſ'excuſant de ce q̃ luy, hõme Romain auoit ecrit vne Hyſtoire en Grec: Il eſt vray qu'il t'euſt faillu pardõner, ſi par le Decret des Amphyctioniens tu euſſes eté cõtraint d'ecrire en Grec. Se moquant de l'ãbicieuſe curioſité de celuy, q̃ aymoit mieulx ecrire en vne Langue etrãgere, qu'en la ſienne. Horace dit, q̃ Romule en ſonge l'amonneſta, lors qu'il faiſoit des vers Grecz, de ne porter du boys en la foreſt. Ce, q̃ font ordinairement ceux, q̃ ecriuẽt en Grec, & en Latin. Et quãd

la gloire ſeule,nõ l'amour de la Vertu,no⁹ deuroit induire aux Actes vertueux,ſi ne voy-ie pour tant qu'elle ſoit moindre à celuy, qui eſt excellẽt en ſon vulgaire,qu'a celuy,qui n'ecrit qu'en Grec,ou en Latin. Vray eſt, q̃ le Nõ de cetuy cy(pour autãt q̃ ces deux Langues ſont pl⁹ fameuſes)ſ'etẽt en plus de Lieux:mais bien ſouuent cõme la fumée,q̃ ſort groſſe au cõmẽcemẽt,peu à peu ſ'euanouiſt parmy le grand eſpace de l'Air,il ſe perd,ou pour eſtre opprimé de l'infinie multitude des autres pl⁹ renõmez,il demeure quaſi en ſilence, & obſcurité. Mais la gloire de cetuy la,d'autãt qu'elle ſe cõtient en ſes limites, & n'eſt diuiſée en tant de lieux que l'autre,eſt de plus lõgue durée,cõme ayãt ſon ſiege,et demeure certaine. Quãd Cicerõ,& Virgile ſe miſrẽt à ecrire en Latin,l'Eloquence,& la Poëſie etoint encor' en enfance entre les Romains,& au pl⁹ haut de leur excellẽce entre les Grecz. Si donques ceux,que i'ay nõmez,dedaignãs leur Lãgue,euſſent ecrit en Grec,eſt-il croyable,qu'ilz euſſent egalé Homere,& Demoſthene? Pour le moins n'euſſent ilz eté entre les Grecz ce, qu'ilz ſont entre les Latins. Petrarque ſemblablement, & Boccace cõbien qu'ilz aient beaucoup ecrit en Latin, ſi eſt-ce,q̃ cela n'euſt eté ſuffiſant pour leur dõner ce grãd honneur,qu'ilz ont acq̃s,ſ'ilz n'euſſent ecrit en leur Lãgue. Ce,q̃ biẽ cõgnoiſſans maintz bõs Eſpris de notre Tẽs,cõbien qu'ilz euſſent ia acq̃s vn bruyt non vulgaire entre les

Latins, ſe ſont neantmoins cõuertiz à leur Lã-gue maternelle, meſmes Italiens, qui ont beaucoup plus grande raiſon d'adorer la Langue Latine, que nous n'auons. Ie me contenteray de nommer ce Docte Cardinal Pierre Bembe, duquel ie doute, ſi onques Hõme immita plus curieuſement Ciceron, ſi ce n'eſt parauenture vn Chriſtofle Longueil. Toutesfois par ce, qu'il a ecrit en Italien, tant en Vers comme en proſe, il a illuſtré & ſa Lãgue & ſon Nom trop plus qu'ilz n'eſtoint au parauant. Quelqu'vn (peut eſtre) deia perſuadé par les Raiſons, que i'ay alleguées, ſe conuertiroit voluntiers à ſon Vulgaire, s'il auoit quelques exemples domeſtiques. Et ie dy, q̃ d'autant s'y doit-il plus toſt mettre pour occuper le premier ce, à quoy les autres ont failly. Les larges Campaignes Greques, & Latines ſont déia ſi pleines, que bien peu reſte d'eſpace vide. Ia beaucoup d'vne Courſe legere, ont attaint le But tant deſiré. Long temps y a, que le Prix eſt gaigné. Mais ô bon Dieu, cõbien de Mer nous reſte encores, auant que ſoyons paruenuz au Port! combien le Terme de noſtre Courſe eſt encores loing! Toutesfoys ie te veux bien auertir, que tous les ſcauans hommes de Frãce n'ont point meſpriſé leur vulgaire. Celuy, qui fait renaitre Ariſtophane, & faint ſi bien le Nez de Lucian, en porte bon temoignage. A ma volunté, que beaucoup en diuers Genres d'ecrire voluſſent

faire le ſemblable: non point ſ'amuſer à derober l'Ecorce de celuy, dont ie parle, pour en couurir le Boys tout vermoulu, de ie ne ſcay queles Lourderies ſi mal plaiſantes, qu'il ne faudroit autre Recepte pour faire paſſer l'enuie de ryre à Democrite. Ie ne craindray point d'aleguer encores pour to⁹ les autres ces deux Lumieres Francoyſes Guillaume Budé, & Lazare de Bayf. Dõt le premier a ecrit nõ moins amplement, que doctement l'Inſtitution du Prince, Oeuure certes aſſez recommandé par le ſeul Nom de l'Ouurier. L'autre n'a pas ſeulement traduict l'Electre de Sophocle quaſi Vers pour Vers, choſe laborieuſe cõme entendẽt ceux, qui ont eſſayé le ſemblable: mais dauantaige a dõne à noſtre Langue le Nom d'Epigrãmes, & d'Elegies, auecques ce beau mot cõpoſé Aigredoulx: afin qu'on n'attribue l'hõneur de ces choſes à quelque autre. Et de ce, que ie dy, m'a aſſeuré vn Gentilhomme mien Amy, Homme certes non moins digne de foy, que de ſinguliere Erudition, & Iugement non vulgaire. Il me ſemble (Lecteur Amy des Muſes Francoyſes) qu'apres ceux, que i'ay nõmez, tu ne doys auoir honte d'ecrire en ta Langue. mais encores doibs-tu ſi tu es Amy de la Frãce, voyre de toymeſmes, t'y donner du tout: auecques ceſte genereuſe Opinion, qu'il vault mieux eſtre vn Achille entre les ſiens, qu'vn Diomede, voyre bien ſouuẽt vn Therſite entre les autres.

OR sommes no⁹ la grace à Dieu, par beaucoup de perilz, & de flotz etrãgers, renduz au Port, à seureté. Nous auous echappé du millieu des Grecz, & par les Scadrons Romains penetré iusques au Seing de la tant desirée France. La dõq' Francoys, marchez couraigeusemẽt vers cete supbe Cité Romaine: & des serues Despouilles d'elle (comme vous auez fait plus d'vne fois) ornez voz Temples, & Autelz. Ne craignez plus ces Oyes cryardes, ce fier Manlie, & ce traitre Camile, qui soubz vmbre de bonne foy vous surprenne tous nudz contans la rançon du Capitole. Donnez en cete Grece Mentereſſe, & y semez encor' vn coup la fameuse Natiõ des Gallogrecz. Pillez moy sans conscience les sacrez Thesors de ce Temple Delphique, ainsi que vo⁹ auez fait autrefoys: & ne craignez plus ce muet Apollon, ces faulx Oracles, ny ses fleches rebouchées. Vous souuienne de votre ancienne Marseille, secondes Athenes: & de votre Hercule Gallique, tirant les Peuples apres luy par leurs Oreilles auecques vne Chesne attachée à sa Langue.

Fin de la Deffense, & illustration de la Langue Francoyse.

A l'Ambicieux,

ET AVARE ENNEMY DES BONNES LETTRES.

Sonnet.

Serf de Faueur, Eſclaue d'Auarice,
Tu n'beus iamais ſur toymeſmes pouuoir,
Et ie me veux d'vn tel Maitre pouruoir,
Que l'Eſprit libre en plaiſir ſe nouriſſe.
L'Air, la Fortune, & l'humaine Police
Ont en leurs Mains ton malbeureux Auoir.
Le Iuge auare icy n'a rien à voir.
Ny les troys Seurs, ny du Tens la malice.
Regarde donc qui eſt plus ſoubaitable
L'ayſe, ou l'ennuy, le certain, ou l'inſtable.
Quand à l'honneur, i'eſpere eſtre immortel:
Car vn cler Nom ſoubz Mort iamais ne tumbe.
Le tien obſcur ne te promet rien tel.
Ainſi, tous deux ſerez ſoubz meſme Tumbe.

CAELO MVSA BEAT.

AMy Lecteur, tu trouuerras etrange (peut eſtre) de ce, que i'ay ſi breuement traité vn ſi fertil,& copieux Argument,comme eſt l'Illuſtration de noſtre Poëſie Francoyſe:capable certes de plus grãd ornement, que beaucoup n'eſtiment. Touteſfois tu doibz penſer,que les Arz,& Sciẽces n'õt receu leur perfection tout à vn coup, & d'vne meſme Main: aincoys par ſucceſsion de longues Années, chacun y conferant quelque portion de ſon Induſtrie, ſont paruenues au point de leur excellẽce. Recoy donques ce petit Ouuraige, comme vn Deſſeing,& Protraict de quelque grand & laborieux Edifice,que i'entreprẽdray (poſsible) de conduyre, croiſſant mon Loyſir, & mon Scauoir:& ſi ie cõgnoy' q̃ la Nation Frãcoyſe ait agreable ce miẽ bõ vouloir(vouloir dy-ie) qui aux plus grandes choſes a touſiours merité quelque louange. Quant à l'Orthographe, i'ay plus ſuyuy le commun, & antiq' vſaige, que la Raiſon:d'autãt que cete nouuelle (mais legitime à mon iugement) facon d'ecrire eſt ſi mal receue en beaucoup de lieux, que la nouueauté d'icelle euſt peu rendre l'Oeuure non

gueres de ſoy recommendable, mal plaiſant, voyre contemptible aux Lecteurs. Quand aux fautes, qui ſe pouroint trouuer en l'Impreſsiõ, comme de lettres trãſpoſées, omiſes, ou ſuperflues, la premiere Edition les excuſera, & la Diſcretion du Lecteur Scauant, qui ne ſ'arreſtera à ſi petites choſes.

A Dieu, Amy Lecteur.